



George Müller

Autobiographie

Éditions Bible et Foi
Collection "Les Anciens Sentiers"

Autobiographie de George Müller

« The Autobiography of George Müller »

Par George Müller (1805-1898)

Évangéliste chrétien qui a fondé l'orphelinat Ashley Down, offrant des soins et un soutien à plus de 10 000 orphelins au cours de sa vie. Il a parcouru plus de 320 000 kilomètres pour prêcher l'Évangile de Jésus-Christ dans 42 pays.



« Le secret de George Müller peut se résumer dans un mot : fidélité. Il a été fidèle à écouter scrupuleusement la voix de sa conscience et la Parole de Dieu ! »

S. Delattre



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. **Lisez et relisez ces lignes, mais surtout priez-les.** Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de ta croix et de la vie victorieuse en toi. Je te demande que ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de ta personne ! »

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2023**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers www.bible-foi.com serait très apprécié.

Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| TABLE DES MATIÈRES..... | 5 |
| Préface | 6 |
| 1. Conversion..... | 10 |
| 2. Extraits de mon journal..... | 18 |
| 3. Fondation des orphelinats..... | 24 |
| 4. Les nouvelles maisons pour les orphelins à Ashley Down..... | 54 |
| 5. Comment discerner la volonté de Dieu..... | 64 |

PRÉFACE

L'Église de Jésus-Christ a fait depuis cent ans des conquêtes réjouissantes. De toutes parts, des portes, naguère fermées à l'Évangile, se sont ouvertes. Les îles de l'Océanie, le Japon, la Chine, l'Inde, l'Afrique voient chaque jour des miracles spirituels.

Et pourtant, entre ce que Dieu nous promet et ce qu'il nous accorde il y a un abîme. Quand on compare aux promesses de Dieu, les résultats de l'immense travail accompli par l'Église, la tristesse nous saisit et des questions angoissantes nous torturent.

« *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre* » (Matthieu 28.18), a dit le Christ. Et parce qu'il possède la toute-puissance, il donne à ses disciples les ordres les plus étranges, les plus impossibles : « *Allez par tout le monde, et prêchez la bonne nouvelle à toute la création* » (Marc 16.15).

En même temps, toujours en vertu de sa puissance, il leur fait les promesses les plus sublimes : « *Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein... il fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père, et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai... Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite... Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même... Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi...* (Jean 7.38 ; 14.13-14 ; Jean 16.24 ; Jean 20.21 ; Jean 12.32).

Mais ces affirmations ne se réalisent que très partiellement. Jésus a reçu la toute-puissance et il ne l'exerce pas. Le sceptre du monde est encore entre les mains de Satan ; le diable continue à régner sur la terre.

La croix a été dressée, le Saint-Esprit a été conquis et l'état moral de nos grandes villes européennes est peut-être inférieur à celui de Ninive, de Babylone, de Sparte, dans l'Antiquité. Or ce fait, mis en face des déclarations du Christ, est un scandale. Jésus a affirmé qu'il attirerait tous les hommes à lui, et rien de pareil ne se produit. Ce qui attire et subjugué les hommes, ce sont les théâtres, les cinémas, les cafés, la gloire mondaine ; mais des multitudes convaincues de péché, criant grâce, nous n'en voyons guère. Non, « *l'Esprit n'est pas répandu sur toute chair* ». À voir la stupide indifférence du monde, on ne se douterait guère que nous sommes dans l'économie du Saint-Esprit.

Plein de compassion pour le monde et rempli d'angoisse en constatant l'incrédulité de l'Église, George Müller voulut donner une grande preuve visible de la fidélité de Dieu à accomplir ses promesses. Pour agir efficacement sur les chrétiens et sur les masses incrédules, il pensa que des paroles de vérité étaient insuffisantes ; il fallait des actes. Affamé du besoin de glorifier Dieu en le révélant comme le Dieu fidèle, vivant et vrai, il montra à l'Église et au monde ce miracle permanent appelé les orphelinats de Bristol.

Les promesses de Dieu sont-elles vraies ? « *Oui répond George Müller, j'en ai fait l'expérience pendant plus de soixante ans. Jour après jour, je me suis attendu au Dieu vivant, uniquement à lui, ne faisant connaître mes besoins à personne d'autre, et il m'a toujours envoyé le nécessaire pour mes centaines d'orphelins. Dieu, notre trésorier infiniment riche, ne nous a jamais laissé manquer de rien. Des milliers de fois, il est arrivé que nous n'avions pas de quoi pourvoir au repas suivant. Nous lui exposions notre détresse, et il s'est toujours montré fidèle en nous répondant, car « Il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité » (Psaume 84.11) ».*

Nourrir, habiller, loger, sans posséder un sou ; et en y consacrant plus de vingt-quatre millions de francs d'avant-guerre ; dix mille enfants, en arracher un grand nombre, nés de parents morts rachitiques ou poitrinaires à la fatalité de la mort, et un nombre plus grand encore peut-être, nés de parents vicieux, à la fatalité plus terrible du péché, être l'instrument, parmi eux, de milliers de conversions, dépenser plus de treize millions pour des missions, des écoles, du colportage, dans le monde entier, obtenir, pour ces multiples œuvres, pendant soixante ans, et toujours sans une heure de retard, les ressources nécessaires, tout cela par la prière seule, et en réponse à la prière, voir se produire maintes autres interventions manifestes de la puissance divine, voilà, assurément, « *des signes, des prodiges et des miracles* ».

Le secret de George Müller peut se résumer dans un mot : **fidélité. Il a été fidèle à écouter scrupuleusement la voix de sa conscience et la Parole de Dieu.** Il a voulu mettre ses habitudes, ses pensées, ses sentiments, sa vie, ses méthodes, en harmonie avec la volonté divine. Il faut voir avec quel sérieux il sonde son cœur et étudie les Écritures. Son ambition est de marcher avec Dieu coûte que coûte.

La soif de la sainteté le dévore. Il ne dit pas une parole, il n'accomplit pas un acte, il ne prend pas une décision, sans avoir reçu l'approbation de son Maître. Il ne prononce pas une prière sans se demander s'il remplit les conditions qui permettront à Dieu de l'exaucer : « *Si j'avais conçu quelque iniquité dans mon cœur, répète-t-il souvent, le Seigneur ne m'aurait point exaucé. Mais, vraiment Dieu m'a entendu, il a été attentif à la voix de ma prière.*

Béni soit l'Éternel, qui n'a pas rejeté ma prière, et qui ne m'a pas retiré sa bonté » (Psaume 66.18-20). Il a fait selon Dieu l'œuvre de Dieu. Il a su vivre par la foi. De là son succès, car « *Dieu honore ceux qui l'honorent* » (1 Samuel 2.30).

Sur le chemin de la fidélité la plus scrupuleuse, George Müller est allé jusqu'au bout, sans jamais transiger. Cet homme a été un géant spirituel. Sa foi est sublime, sa vie est celle d'un héros. Et cela, tout simplement parce qu'il a pris Dieu au mot.

Comme son Maître, il s'est fait pauvre, car il a lu : « *Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumônes* » (Luc 12.33). Grâce à son vœu de pauvreté, il a pu donner pendant sa vie, sur ses ressources personnelles, plus de deux millions de francs, et s'amasser ainsi un trésor dans le ciel.

Comme son Maître, il s'est nourri uniquement de la volonté de Dieu. La Parole de Dieu a été sa lumière, sa joie, sa force, sa vie ; il l'a sondée comme peu d'hommes l'ont fait. Penché sur la Parole sainte, il contemplait Dieu face à face, il entendait l'appel divin. Et ravi, subjugué, il répondait : « *Je te suivrai, Seigneur, partout où tu iras* » (Luc 9.57). Voilà pourquoi sa vie ne fut pas un échec, une vie manquée, comme tant d'autres vies soi-disant chrétiennes, à la fin desquelles on doit s'avouer avec amertume qu'on n'a pas répondu aux intentions divines.

George Müller savait que Dieu comptait sur lui pour un témoignage à rendre, et que lui pouvait compter sur Dieu. Cette vérité était inscrite en caractères indélébiles dans son âme. Entrer dans le plan divin, consentir à être un instrument docile entre les mains de Dieu, c'est le moyen de produire en abondance des fruits permanents. George Müller le savait, il en fit de plus en plus l'expérience bénie.

Comme son Maître, le zèle de la maison de Dieu l'a dévoré et rien n'est plus saisissant que sa passion pour le salut des âmes. Il travaille avec une ardeur qui ne se lasse pas, par des secours qu'il ne cesse d'envoyer à des écoles chrétiennes, à des évangélistes et à des missionnaires, qui l'ont conduit aux extrémités de l'Orient et de l'Occident et ont occupé dix-sept années de sa vieillesse (de 70 à 87 ans).

Disons enfin que George Müller a été un homme joyeux parce qu'il a été un chrétien fidèle. « *Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour* » (Proverbes 4.18). À mesure qu'il pénétrait plus profondément dans la communion de son Père céleste et de son Sauveur, il voyait toujours mieux combien tous les ordres divins sont des ordres d'amour.

Dieu ne veut que notre bien dans tout ce qu'il nous commande et dans tout ce qu'il nous promet. Toutes ses pensées et tous ses projets à notre égard sont amour. Cette révélation remplissait toujours plus George Müller d'un esprit d'adoration, de louange, de reconnaissance.

Quant à l'utilité d'une vie comme la sienne, comment en parler ? Son action s'est fait sentir dans toutes les classes de la société et dans tous les pays du monde. Des multitudes de pécheurs ont été converties par son moyen ; d'innombrables chrétiens lui doivent une reconnaissance éternelle.

Lorsque George Müller, aux jours de sa jeunesse, lut les vies de Francke, de Jean Newton et de Whitefield, il eut aussitôt la sainte ambition de leur ressembler. « *Qui pourrait empêcher Dieu, s'écria-t-il, de faire d'un être aussi vil que moi un second Whitefield ? Certainement Dieu peut m'accorder autant de grâces qu'à ce fidèle serviteur. Ô mon Seigneur, attire-moi toujours plus près de toi afin de courir après toi !* »

En écoutant George Müller nous raconter sa vie, nous verrons que son rêve est devenu une glorieuse réalité. Ayons les mêmes saintes ambitions, et Dieu fera en nous et par nous de grandes choses. « *Oh ! si mon peuple m'écoutait !* » (*Psaume 81.13*), répète sans cesse le Dieu qui veut bénir.

Sans doute, chaque chrétien ne peut être un puissant prédicateur, mais chacun doit être un témoin puissant par sa vie et un Israël par la prière. Tout chrétien doit avoir de sublimes ambitions. **Quand on a un Père comme le nôtre, c'est une honte d'être pauvre et faible.**

C'est pourquoi, en présence des promesses de Dieu réalisées, incarnées en George Müller, il est impossible de ne pas rentrer en soi-même. Si une telle lecture ne nous fait pas immoler notre moi, elle nous rend beaucoup plus coupables que nous ne l'étions.

Que serait notre vie, que serait la vie de l'Église de Dieu si nous marchions tous d'un pas résolu, après avoir calculé la dépense, sur les traces de Jésus-Christ ? Ce serait simplement élever notre ambition à la hauteur de l'ambition de Dieu pour nous et entrer dans ses plans d'amour.

Écoutons Dieu nous parler par la plume et la vie de George Müller et nous cesserons d'être des Jacob pour devenir des Israël à la gloire de notre Dieu Sauveur.

S. Delattre.

1. CONVERSION.

Je suis né à Kroppenstaedt, en Prusse, le 27 septembre 1805. En janvier 1810, mon père obtint une place de receveur des contributions à Heimersleben, qui n'est qu'à six kilomètres de mon village natal, et nous allâmes y habiter.

Mon père, qui nous élevait dans les maximes du monde, nous donnait beaucoup d'argent dans l'intention de nous habituer à le posséder sans le dépenser. Cette faute fut pour mon frère et pour moi la source de nombreux péchés. Lorsque mon père voulait savoir à quoi servait mon petit trésor, j'avais recours à la fraude et au mensonge. Avant d'avoir dix ans, je m'étais approprié plus d'une fois une partie de l'argent du gouvernement qui était confié à mon père. Je finis par être découvert et sévèrement châtié, mais les châtimens ne servirent qu'à me rendre plus rusé.

Destiné par mes parents à la carrière pastorale, j'entrai au collège classique tout en continuant à lire des romans et à satisfaire mes penchans coupables. C'est ainsi que j'atteignis ma quatorzième année, époque où je perdis soudainement ma mère. Ignorant qu'elle était malade, je passai la nuit même de sa mort à jouer aux cartes jusqu'à deux heures du matin et le lendemain, qui était un dimanche, je me promenai dans les rues à moitié ivre avec mes compagnons de péché.

La mort de ma mère fit peu d'impression sur moi ; j'allais de mal en pis. Trois ou quatre jours avant d'être reçu à la sainte cène, je me rendis coupable d'immoralité grossière. C'était aux fêtes de Pâques de l'année 1820. J'étais étranger à la prière et à la vraie repentance, je n'avais ni la foi, ni la moindre connaissance du plan du salut. Pourtant, ce jour de Pâques, je sentis la gravité de l'acte que je venais d'accomplir, je passai la soirée à la maison au lieu de courir la campagne avec les autres catéchumènes des deux sexes, et je pris la résolution de me corriger de mes vices. Mais comme je me confiais en mes propres forces au lieu de m'attendre à Dieu, tout cela n'aboutit à rien.

Au mois de novembre, je me rendis à Magdebourg, puis à Brunswick, et enfin à Wolfeubuttel, vivant dans les hôtels et y faisant bonne chère comme si j'avais eu de l'argent en abondance. Comme on se défiait de moi, je fus arrêté quand j'essayai de me sauver, et jeté en prison. Me voilà donc, à l'âge de seize ans, dans la demeure des larrons et des meurtriers !

Telle était alors ma dépravation et, non content de me vanter des faits dont j'étais coupable, j'inventais encore des histoires pour montrer à mon camarade de prison quel fameux collègue il avait en moi. Mon emprisonnement dura quatre semaines.

En octobre 1822, j'entrai pour deux ans et demi au gymnase de Nordhausen. Je m'appliquai à l'étude tout en continuant à mentir, à tromper et à vivre dans l'immoralité. J'avais trois cents volumes, mais je ne possédais pas une Bible. Le besoin d'une vie meilleure me tourmentait tout en me laissant esclave du péché.

Comme mon père ne pouvait m'accorder que tout juste ce qu'il me fallait pour mon entretien, ma vie dissipée m'avait fait contracter des dettes dont je ne pouvais me libérer. Un jour que j'avais reçu de la maison une somme d'argent, et que je l'avais à dessein montrée à plusieurs de mes camarades, je me mis à forcer la serrure de ma malle et ma caisse à guitare ; puis, faisant semblant d'être extrêmement effrayé de ce qui était arrivé, je courus en bras de chemise dans la chambre du directeur et lui dis que mon argent avait été volé.

L'on me plaignit beaucoup, et quelques-uns de mes amis me remboursèrent tout l'argent que je prétendais avoir perdu. Si cette circonstance me fournit un prétexte pour demander à mes créanciers de m'attendre plus longtemps, elle eut aussi des suites bien amères : le directeur, qui avait quelques raisons de me soupçonner, me retira sa confiance et je ne la recouvrai jamais. Quant à ce qui se passa en moi, malgré ma grande perversité, ce dernier fruit de ma corruption était même trop abominable pour ma conscience endurcie.

Depuis ce moment, je ne fus plus à l'aise en la présence de la femme du directeur, qui pendant ma maladie, avait veillé sur moi avec sollicitude, et à laquelle j'avais fait volontairement tant de chagrin. Si Dieu n'avait pas été si patient, ne m'aurait-Il pas immédiatement englouti ? Et n'est-ce pas à sa miséricorde que je dois de n'avoir pas été traduit en justice, où ma frauduleuse histoire eût été bientôt éclaircie ? Peu après, je pus quitter l'école pour entrer à l'Université, et j'en fus bien aise.

J'étais enfin arrivé au but si ardemment désiré en devenant étudiant, j'avais la permission de prêcher, ce qui ne m'empêchait pas d'être aussi éloigné de Dieu et aussi malheureux que jamais tout en désirant changer de vie.

Conversion

Jusqu'au mois de novembre 1825, je ne possédais pas même une Bible, je n'avais ni entendu prêcher l'Évangile, ni rencontré un vrai chrétien. Un samedi après-midi, en rentrant en ville après une promenade avec un ami nommé Béta, celui-ci me dit qu'il avait l'habitude d'aller tous les samedis soir dans la maison d'un chrétien dans laquelle se tenait une réunion ; on y chantait, priait, lisait les Écritures et un sermon imprimé. Comme si je venais de découvrir une chose après laquelle j'avais soupiré toute ma vie, je m'empressai de lui exprimer le plaisir que j'aurais à l'accompagner.

Le soir, nous nous rendîmes donc ensemble à la réunion dans laquelle je fus reçu avec une grande bienveillance. Après le chant d'un cantique, un frère tomba à genoux et implora la bénédiction de Dieu sur nous tous. Cette manière de se présenter devant Dieu fit une profonde impression sur moi. Non seulement je ne m'étais jamais mis à genoux pour prier, mais je n'avais même jamais vu personne invoquer Dieu de cette manière.

Le même frère lut ensuite un chapitre et un sermon imprimé. Lorsque nous eûmes encore chanté un cantique, le maître de la maison termina par la prière. Malgré mon instruction, je me sentais incapable de prier comme lui ; j'étais profondément ému et heureux.

« *Tous nos plaisirs précédents ne sont rien en comparaison de cette soirée* » dis-je à mon ami Béta. Je retournai plusieurs fois dans la semaine voir le frère qui nous avait reçus pour lire avec lui les Écritures. L'œuvre de Dieu commençait dans mon cœur et il y eut dès lors un grand changement dans ma vie. J'abandonnai l'habitude du mensonge et je renonçai à faire imprimer un roman français que j'avais traduit. Le besoin de lire les Saintes Écritures et de prier se faisait sentir dans mon âme ; mes chutes, moins fréquentes, me causaient de la douleur.

Le Seigneur m'avait fait la grâce de comprendre, dans une certaine mesure, la précieuse vérité de l'amour de Dieu. Je compris un peu pourquoi il avait dû souffrir une agonie si cruelle dans le jardin de Gethsémané et mourir sur la croix ; il me fut donné de voir que s'il avait porté la peine que nous avons méritée, c'était afin que nous n'eussions plus à la porter nous-mêmes. En comprenant quelque chose de Jésus pour mon âme, je me sentis pressé de l'aimer en retour.

Ce que tous les commandements et toutes les exhortations de mon père n'avaient pu produire, ce à quoi je n'avais pu parvenir par mes propres forces et en formant résolution sur résolution, **l'amour de Jésus vint l'accomplir**, et ce fut cet amour qui me rendit capable d'abandonner une vie de péché et de libertinage.

Si quelqu'un soupire après le pardon de ses péchés, qu'il se confie dans l'efficace du sang de Jésus ; si une âme désire remporter la victoire sur le péché, c'est encore dans le sang de Jésus qu'elle trouvera cette victoire.

Premiers pas dans la vie chrétienne.

En janvier 1826, je lus pour la première fois des journaux de missions. Cette lecture produisit en moi un ardent désir de devenir missionnaire. En conséquence, je me rendis auprès de mon père pour obtenir sa permission. Son mécontentement fut grand ; entre autres reproches, il me dit qu'il avait dépensé beaucoup d'argent pour mon éducation dans l'espérance qu'il pourrait couler tranquillement ses vieux jours avec moi dans un presbytère, et qu'il voyait maintenant tous ses projets s'évanouir. Il se fâcha très fort. Après m'avoir dit qu'il ne me regarderait plus comme son fils, il me supplia avec larmes d'abandonner mon projet.

En janvier 1827, je reçus une lettre bienfaisante d'une dame qui m'envoyait une somme d'argent. Cette lettre me remplit le cœur de joie, de honte et de reconnaissance. Convaincu de mon ingratitude envers le Seigneur, pour tous les bienfaits dont il m'avait comblé, humilié aussi d'avoir été si chancelant dans ses voies, je ne pus m'empêcher de tomber à genoux derrière une haie, quoiqu'il y eût un pied de neige, de me jeter de nouveau dans les bras de mon Sauveur en le remerciant et en lui demandant la force de vivre dorénavant mieux à sa gloire.

Celui qui ne connaît pas la plaie de son propre cœur aura de la peine à concevoir que j'étais alors réellement dans la foi, quand je lui dirai que peu de semaines après ce que je viens de raconter, j'étais si vil devant Dieu, si peu pénétré des grâces qu'il m'a faites en Christ, que j'en vins à négliger entièrement la prière pendant plusieurs jours. Ce fut pendant une de ces journées d'infidélité que je me fis apporter du vin par la servante. Mais qui ne reconnaîtrait ici la bonté du Seigneur ?

Bien que mon intention fût de boire pour pouvoir mieux me livrer au péché, il ne voulut pas m'abandonner à la corruption de mon cœur.

Je n'eus pas plus tôt bu deux ou trois verres de vin que ma conscience se réveilla en me reprochant la perversité de ma conduite, et je renonçai immédiatement à la boisson.

Ignorance spirituelle et conseils.

Pendant les quatre premières années de ma vie spirituelle, je fis comme tant d'autres chrétiens qui, dans la pratique, préfèrent les ouvrages d'hommes non inspirés, aux oracles du Dieu vivant. La conséquence en fut que je restai petit enfant tant dans la connaissance que dans la grâce : je dis dans la connaissance, car toute connaissance véritable doit provenir de la Parole de Dieu, par l'enseignement de l'Esprit.

Celui qui lit les Saintes Écritures dans un esprit de prière, non seulement en acquiert une connaissance plus profonde, mais aussi trouve toujours plus de délices à les lire. Quant à moi, mon ignorance était si grande pendant ces quatre années de négligence de la Bible, que je n'avais même pas une idée claire des points fondamentaux de notre très sainte foi.

Cette grave lacune me laissa faible, car c'est la vérité qui nous rend libres, en nous délivrant de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie. La Parole de Dieu le dit et l'expérience des saints le prouve. Lorsqu'en août 1829, il plut au Seigneur de me faire comprendre le prix de sa Parole, ma vie et ma marche furent visiblement changées. Tout en restant beaucoup au-dessous de ce que je pouvais et devais être, il m'a été donné, cependant, par la grâce de Dieu, de vivre plus habituellement dans sa communion.

Si l'on me demandait comment il faut lire les Écritures pour en tirer le plus de fruits possible, je donnerais les conseils suivants : Avant tout, nous devons bien nous convaincre que **c'est Dieu seul qui peut nous instruire par son Saint-Esprit, et que nous devons lui demander sa bénédiction avant et pendant notre lecture.** Le Saint-Esprit est le meilleur docteur et un docteur qui suffit pleinement.

Pour acquérir l'intelligence de la Parole de Dieu, il est de toute importance de la lire en suivant chaque jour une portion de l'Ancien et une du Nouveau Testament, en recommençant notre lecture où nous l'avons interrompue le jour précédent.

En choisissant habituellement des chapitres particuliers, nous ne pourrons jamais acquérir une grande connaissance des Écritures, tandis qu'en les lisant d'une manière suivie, nous obtiendrons plus de lumière sur l'ensemble.

Cette manière de lire la Bible sera bénie de Dieu pour nous préserver d'admettre des vues erronées et nous empêcher d'attacher une trop grande importance à certaines vues favorites.

Enfin lisons la Parole de Dieu en nous mettant à l'école du Saint-Esprit par la méditation et la prière. Une connaissance ainsi acquise touche nos cœurs, nous humilie, nous procure de la joie et nous rapproche de Dieu.

Départ pour Londres.

Un soir, le 17 novembre 1827, le docteur T. me demanda si je n'avais jamais eu le désir de devenir missionnaire au milieu des Juifs. Après avoir examiné la chose dans la prière et avoir consulté des frères expérimentés, j'en vins à penser, sans avoir une grande certitude que cela était la volonté de Dieu, que je devais m'offrir au comité de Londres. Le 13 juin suivant, après sept mois d'attente, je reçus une lettre m'annonçant que le comité s'était décidé à me prendre à l'essai pour six mois comme étudiant missionnaire. Après avoir reçu cette lettre, je tombai malade et ce fut seulement le 19 mai 1829 que j'arrivai à Londres.

Peu de temps après mon arrivée en Angleterre, j'entendis parler d'un monsieur Groves, dentiste à Exeter, lequel avait abandonné sa vocation qui lui rapportait environ 38.000 francs par an pour s'en aller en Perse annoncer l'Évangile, avec femme et enfants, en s'attendant uniquement au Seigneur pour ses besoins temporels. Cette nouvelle m'impressionna très fort.

À cette époque, je tombai de nouveau malade et je dus partir à la campagne dans le Devonshire, à Teignmouth, où je fis la connaissance de mon bien-aimé frère et ami Henri Craik, qui est actuellement mon compagnon d'œuvre.

Là, dans mes entretiens avec des frères éclairés et par la lecture de la Parole de Dieu, j'appris que le Père nous a choisis avant la fondation du monde, que c'est en lui qu'a été conçu le merveilleux plan de notre rédemption, et que c'est lui aussi qui a ordonné tous les moyens par lesquels il devait être accompli.

De plus, j'appris que pour nous sauver, le Fils a, à la fois satisfait à toutes les exigences de la loi, par une obéissance parfaite et à la justice de Dieu en portant la peine que nos péchés méritaient.

Enfin, je sus que le Saint-Esprit seul peut nous révéler notre état de péché et de corruption, nous montrer le besoin absolu que nous avons d'un Sauveur, nous donner la vraie foi, nous expliquer les Écritures, nous rendre capables d'annoncer la Parole de Dieu, etc.

Ce soir-là, je me retirai dans ma chambre pour prier et méditer les Écritures et j'en appris plus pendant ces quelques heures que pendant plusieurs mois auparavant ; en même temps mon âme se fortifiait dans la grâce.

C'est à cette époque aussi que je fus amené à comprendre la vérité du retour du Seigneur. Jusque-là, j'avais cru que les choses iraient de mieux en mieux et que bientôt le monde entier se convertirait. La Parole de Dieu me montra que ce sera le retour en gloire du Seigneur Jésus qui amènera la conversion du monde, et que ce retour, et non la mort, était l'espérance des chrétiens apostoliques.

Dès ce moment, je me mis à évangéliser les Juifs de Londres. Cette œuvre me donna beaucoup de joie et peu à peu, je fus amené à rompre avec le comité qui m'employait afin de dépendre complètement du Seigneur.

Mariage et croissance dans la foi.

Le 7 octobre 1830, je fus uni par le mariage à mademoiselle Marie Groves, la sœur du frère dont il a été question précédemment. Dieu m'accorda de ne faire cette démarche qu'après avoir prié et réfléchi, et avec une entière conviction qu'il valait mieux que je fusse marié. Je n'ai jamais eu lieu de me repentir de ma démarche et du choix que j'ai fait ; je désire au contraire être vraiment reconnaissant envers Dieu de ce qu'il m'a donné une telle femme. J'étais alors pasteur à Teignmouth.

Ce fut à peu près dans ce même temps que ma conscience commença à ne plus se sentir libre de recevoir un salaire fixe, et cela, pour les raisons suivantes :

1. Le salaire provenant du paiement des places du temple est, d'après Jacques 2.1-6, entièrement contraire à la volonté de Dieu, puisqu'un frère pauvre ne peut avoir une aussi bonne place qu'un riche. La vente des places fut donc abolie ; tous les bancs devinrent libres. On l'afficha à la porte de la chapelle.
2. Quoique le Seigneur m'ait accordé la grâce de lui être fidèle, et de ne pas retenir la vérité captive, cependant j'ai senti qu'un salaire régulier était un piège pour le serviteur de Christ. Ainsi, pendant que j'étudiais la Parole de

Dieu en ce qui concerne l'institution du baptême, j'ai eu quelques minutes de tentation, du fait que sept cent cinquante francs environ de mon salaire risquaient de m'être enlevés si je me faisais baptiser.

En conséquence, j'annonçais aux membres de l'église à la fin d'octobre 1830, que je renonçais à tout salaire fixe, mais que j'accepterai les offrandes volontaires que l'on déposerait dans une boîte placée à la porte de la chapelle, et sur laquelle on écrivit « *Celui qui désire contribuer à mon entretien peut mettre son don dans cette boîte !* »

En même temps, le Seigneur me fit comprendre que je ne devais plus m'adresser à mes frères, mais à lui seul, quand j'avais besoin d'argent pour des voyages d'évangélisation. Il me fallut une plus grande mesure de grâce pour être fidèle à cette lumière que pour renoncer à mon salaire.

Ce fut à peu près à cette époque que Dieu nous accorda la grâce, à ma femme, et à moi, de mettre en pratique ce commandement du Seigneur : « *Vendez ce que vous avez et donnez-le en aumône* » (Luc 12.13).

Notre Père céleste nous a manifesté ses plus tendres compassions ; nous avons pu voir, comme à l'œil nu, son tendre amour et ses soins envers nous jusque dans les plus petites choses, comme nous ne l'avions jamais expérimenté auparavant ; il s'est fait connaître à nous comme le Dieu qui entend les prières, infiniment mieux que nous ne l'avions connu précédemment.

2. EXTRAITS DE MON JOURNAL.

18 novembre 1830 - Notre avoir était réduit à environ douze francs. Comme j'étais en prière dans la matinée avec ma femme, le Seigneur me remit en mémoire nos besoins et je lui demandai quelque argent. Environ quatre heures après, une sœur nous interrogea sur notre situation : « *Chère sœur, lui répondis-je, quand j'ai renoncé à mon salaire, j'ai dit aux frères que, dorénavant, je ne ferai connaître mes besoins qu'au Seigneur seul* » - « *Mais, me répondit-elle, il m'a dit de vous remettre quelque chose.*

Il y a une quinzaine de jours que je lui ai demandé ce que je devais faire pour lui, et il m'a répondu que je devais vous donner quelque argent. Samedi passé, cette pensée me revint fortement à l'esprit ; elle ne m'a pas quittée depuis, et elle m'a saisie si fortement la nuit dernière que je n'ai pu m'empêcher d'en parler à notre frère P ! »

Mon cœur se réjouissait en voyant la fidélité du Seigneur ; toutefois, je pensai qu'il valait mieux ne pas faire connaître à notre sœur nos circonstances actuelles, de peur qu'elle ne fût conduite à donner davantage, et je demeurai assuré que si cela venait de Dieu, elle ne pourrait pas faire autrement que de donner. Je dirigeai donc la conversation sur d'autres sujets. En nous quittant, notre sœur me remit cinquante francs. Grande fut notre joie en voyant la bonté du Sauveur. N'admirez-vous pas, lecteur, la tendre sollicitude de Dieu, qui ne voulut pas permettre que notre foi fût trop éprouvée dès le commencement.

Le mercredi suivant, je partis pour Lamouth ; nous n'avions plus que 12 francs. Le jeudi, je priai le Seigneur à ce sujet, et aussi le vendredi. Pendant que j'étais encore à genoux, j'eus la pleine persuasion que Dieu me répondrait le même jour. À neuf heures, en prenant congé du frère chez qui je logeais, il me remit 12 francs 50 en me disant : « *Prenez cela pour vos frais de route !* » Je vis en cela une réponse à mes prières. J'étais bien assuré que Dieu m'en enverrait davantage le même jour. Quand j'arrivai à la maison aux environs de midi, je demandai à ma femme s'il était arrivé des lettres pendant mon absence.

Elle me dit qu'il en était arrivé une la veille, d'un frère d'Exeter, renfermant 75 francs. Le lendemain un frère m'apporta 100 francs. Ainsi dans l'espace de 30 heures, je reçus 187 francs 50 en réponse à mes prières.

Entre Noël et le Nouvel An, comme nous n'avions plus que quelques francs, je priai le Seigneur de bien vouloir m'envoyer des secours. Quelques heures après, un frère me donna 25 francs.

Du 6 au 8 janvier 1831, j'avais souvent demandé au Seigneur de m'envoyer de l'argent, mais je n'avais rien reçu. Dans la soirée du 8, je fus tenté de douter de la bonté de notre Père céleste qui nous avait traités avec tant d'amour ; non seulement en pourvoyant à tous nos besoins jusqu'à ce jour, mais en exauçant nos prières. Pendant quelques minutes, ma perversité était si grande que je pensais en moi-même que je m'étais inutilement confié en Dieu quant au temporel, et qu'à cet égard j'étais allé trop loin. Mais béni soit Dieu, cette épreuve ne dura que quelques instants : mon Père céleste me rendit capable de pouvoir me confier en lui, et Satan fut immédiatement confondu. En rentrant dans ma chambre, je trouvai une sœur en Christ qui nous apportait 55 francs.

10 janvier - Aujourd'hui, nous n'avions plus que quelques francs quand on me remit 125 francs.

Le 7 mars, je fus de nouveau tenté de remettre en doute la fidélité du Seigneur. Sans être aussi misérable qu'à ma première tentation de ce genre, ma confiance en lui n'allait pas jusqu'à me faire triompher avec joie. Je sortis de cette épreuve une heure après par une nouvelle preuve du fidèle amour de mon Dieu, quand une sœur me remit 125 francs avec ces paroles écrites sur le papier qui enveloppait l'argent :

« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... En vérité, je vous dis que quand vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous l'avez fait à moi-même ». (Matthieu 25.35-40).

16 avril - Ce matin, en découvrant que nous n'avions plus que 3 francs 75, je me dis à moi-même : *« Il s'agit de demander sérieusement de nouveaux secours au Seigneur ! »* Mais, avant que j'eusse prié, je recevais d'Exeter 50 francs ; ce qui prouve que Dieu exauce souvent avant qu'on l'invoque.

Si quelque enfant de Dieu se figurait que cette manière de vivre tend à éloigner de la communion avec Dieu en nous préoccupant de ces questions : Que mangerai-je ? Que boirai-je ? De quoi serai-je vêtu ? je l'invite à examiner avec attention et prière les remarques suivantes :

1. Je connais par expérience les deux manières de vivre, et je puis affirmer que ma marche actuelle, quant aux choses temporelles, est celle qui me donne le moins de soucis.

2. Lorsque des cas de détresse se présentent, ou que l'œuvre de Dieu exige de moi un secours pécuniaire, ma confiance dans le Seigneur, à qui seul je regarde pour les choses de cette vie, m'empêche, pourvu que ma foi soit vivante, de me demander si mon salaire sera suffisant, si j'aurai assez pour moi-même jusqu'au mois suivant. Au contraire, je sais que mon Dieu n'est pas limité et que, s'il m'envoie une occasion de donner, il pourvoira de nouveau à mes propres besoins.
3. Souvent cette manière de vivre a été le moyen de ranimer l'œuvre de Dieu dans mon cœur lorsque je devenais froid ou que je retournais en arrière, car il n'est pas possible de vivre dans le péché et en même temps de s'attendre à Dieu pour toutes les choses nécessaires à la vie présente.
4. Combien de fois, enfin, une nouvelle réponse à des prières que j'avais faites pour obtenir des secours, n'a-t-elle pas été le moyen de rafraîchir mon âme et de la remplir de joie.

17 novembre - Nous n'avions plus un seul sou. Nous avons été en prière hier et aujourd'hui, ne désirant que tout juste l'argent qui nous était nécessaire pour acheter du pain. Jamais nous ne nous étions encore vus réduits à cette extrémité. Mais, notre gracieux et fidèle Sauveur, qui n'éprouve pas ses enfants au-delà de ce qu'ils peuvent supporter, nous accorda la délivrance en nous envoyant 38 francs environ une heure avant que nous eussions besoin d'aller chez le boulanger.

19 novembre - Nous n'avions pas de quoi payer notre loyer de la semaine, nous avons reçu aujourd'hui 18 francs. Je fais observer ici que, d'après Romains 13 v. 8, nous ne contractons jamais de dettes ; nous préférons plutôt souffrir des privations. Nous ne croyons pas que l'habitude de faire des dettes soit selon la volonté de Dieu. Nous n'avons pas de comptes chez nos fournisseurs et nous payons au comptant tout ce que nous achetons. Dieu nous bénit pour nous-mêmes et pour d'autres dans tous les points où nous agissons selon ses pensées.

Guérison des malades et départ pour Bristol.

Dans ce temps-là, je me mis à prier fréquemment avec des enfants de Dieu malades jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis.

Je demandais alors la bénédiction de la santé du corps sans aucune condition, ce que je ne pourrais plus faire maintenant. À quelques exceptions près, Dieu m'a toujours exaucé. C'est ainsi qu'en novembre 1829, mon Père céleste répondit à mes prières en me guérissant immédiatement d'une infirmité corporelle qui m'affectait depuis longtemps et qui n'a jamais reparu.

Voici comment je m'explique ces faits : Le Seigneur voulut sans doute m'accorder, dans ces circonstances, non pas la grâce de la foi, mais, dirais-je, le don de la foi, de telle sorte que je pus demander sans condition et attendre la réponse à mes demandes. Il y a, me semble-t-il, une différence entre le don et la grâce de la foi.

Quant au don de la foi, je puis faire une chose ou croire que telle chose arrivera sans qu'il y ait du péché à ne pas la faire ou à ne pas la croire. Par exemple le don de la foi serait nécessaire pour croire qu'une personne malade se rétablira, lorsque, humainement parlant, il n'y aurait aucune probabilité de rétablissement, car dans ce cas, il n'y a pas de promesse sur laquelle on puisse s'appuyer ; mais c'est par la grâce de la foi que nous croyons que Dieu nous accordera les choses nécessaires à cette vie, si nous recherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice (Matthieu 6.33).

Le 29 mars, mon frère Craik nous a quittés pour aller à Bristol. Le 13 avril, il m'écrivit pour m'inviter à aller l'aider, ce que je vais faire. Le 29 avril, mon frère Henri Craik a prêché pour la dernière fois à Bristol avant notre départ.

Les couloirs, les escaliers de la chaire et la sacristie étaient encombrés de monde ; un grand nombre de personnes ont dû s'en retourner faute de place. Il nous semble que Dieu a fait reposer une grande bénédiction sur notre ministère à Bristol. Nous voyons l'un et l'autre que Dieu nous appelle à y venir. Nous aurions deux grandes chapelles : Gédéon et Bethesda.

25 mai 1832 - Nous sommes arrivés ce soir à Bristol.

Fondation d'une institution pour répandre l'Évangile.

21 février 1834. J'ai été conduit ce matin à m'occuper d'un plan d'institution fondé sur des principes bibliques, pour répandre l'Évangile dans la Grande-Bretagne et à l'étranger.

On me demandera peut-être pourquoi nous avons formé encore une institution pour la propagation de l'Évangile au lieu de nous joindre aux autres sociétés. Si je fais connaître ici les motifs qui nous ont dirigés, c'est pour montrer qu'en agissant de la sorte, nous n'avons eu d'autre but que celui de conserver une bonne conscience devant Dieu.

Après avoir reconnu que la Parole doit être la seule règle de nos actions, nous avons comparé la marche des sociétés religieuses actuelles avec ce modèle, et nous avons trouvé qu'elles s'en éloignent tellement, que nous ne pouvons pas, en bonne conscience, faire cause commune avec elles. Je ne mentionne ici que les points suivants :

1. Le but des sociétés religieuses est d'améliorer de plus en plus le monde jusqu'à ce qu'il devienne universellement converti. Habakuk 2.14 n'a-t-il pas dit :
2. « *La terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme le fond de la mer est couvert par les eaux* ». Et Ésaïe 9 : « *La terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent* ». Et on ne prend pas garde que ces déclarations ne concernent pas la dispensation actuelle, mais une nouvelle dispensation qui commencera avec le retour du Seigneur. Pendant la durée de notre économie, il est dit que les choses iront en empirant, mais que Dieu se tire un peuple du sein des nations pour le consacrer à son Nom. Qu'on veuille bien lire à ce sujet : Matthieu 13.24-30 et 36-43 ; 2 Timothée 3.1 à 13 ; Actes 15.14 ; Matthieu 24.37-41.
3. Une chose qui nous paraît encore plus mauvaise et non moins contraire à la Parole (2 Corinthiens 6.14-18), c'est dans ces sociétés, le mélange d'éléments chrétiens et mondains. On en devient membre en donnant une certaine somme.
4. Ces sociétés demandent de l'argent aux mondains. Abraham ne l'aurait pas fait (Genèse 14.21-24) ; à plus forte raison ne devons-nous pas le faire, nous à qui il est défendu d'être en communion avec les infidèles pour des cas de ce genre (2 Corinthiens 6.14-18), mais qui avons communion avec le Père et avec le Fils, et qui pouvons obtenir du Seigneur tout ce dont nous avons besoin pour son service.
5. Enfin ces sociétés cherchent assez souvent à avoir pour les présider des personnes distinguées par leur rang ou leur fortune. Un homme du peuple,

pauvre et pieux, ne sera jamais appelé à occuper le fauteuil présidentiel. Les pêcheurs qu'étaient les apôtres, et notre Seigneur lui-même, qui était charpentier, n'auraient jamais été appelés à la présidence de ces assemblées. Presque toutes ces sociétés contractent des dettes, ce qui est tout à fait contraire à l'Esprit et à la lettre de la Parole (Romains 13.8).

En conséquence, tout en demeurant fraternellement unis avec certains enfants de Dieu qui font partie de ces sociétés, nous avons cru devoir créer une nouvelle institution pour répandre la connaissance des Écritures en Angleterre et à l'étranger.

3 juin 1835 - Il y a maintenant quinze mois que nous avons fondé notre institution pour instruire les enfants pauvres, répandre les Écritures et soutenir des missionnaires. Nous avons reçu jusqu'à ce jour, en nous attendant uniquement au Seigneur, 9140 francs (George Müller reçut pendant sa vie plus de treize millions pour cette œuvre).

3. FONDATION DES ORPHELINATS.

8 novembre 1835 - Ce soir, en prenant le thé chez une sœur, j'y ai trouvé la vie de Franke, l'homme de foi qui a fondé de grands orphelinats. Il y a longtemps qu'il me vient souvent à la pensée d'entreprendre une œuvre semblable à la sienne, quoique plus petite, non pour imiter cet homme de Dieu, mais en m'appuyant sur le Seigneur. Qu'il plaise à Dieu de m'éclairer à ce sujet !

21 novembre - Aujourd'hui mon cœur a été fortement préoccupé par la pensée que je ne devais établir une maison d'orphelins, qu'il était temps d'entreprendre cette œuvre, et j'ai beaucoup demandé au Seigneur de me faire connaître sa volonté à cet égard.

25 novembre - Hier et aujourd'hui, j'ai de nouveau beaucoup prié concernant la maison des orphelins, et je suis de plus en plus convaincu que Dieu approuve ce projet. Voici les trois raisons principales qui m'engagent à former une habitation de ce genre :

1. Si Dieu me fournit les moyens d'amener à bien cette entreprise, mon désir est qu'elle tende à sa gloire en faisant voir que ce n'est pas en vain qu'on se confie en lui, et qu'ainsi, elle serve à fortifier la foi de ses enfants.
2. J'ai à cœur le bonheur spirituel des enfants qui n'ont plus ni père, ni mère, et leur bonheur temporel.

Il ne sera pas sans utilité de faire connaître ici les raisons qui m'ont engagé à établir une maison d'orphelins. Mes travaux pastoraux au milieu des saints de la ville de Bristol, la correspondance étendue à laquelle je dois faire face, et les visites que nous recevons des frères du dehors, ont contribué à me prouver que l'une **des choses dont les enfants de Dieu ont le plus besoin de nos jours, c'est d'être fortifiés dans la foi.**

Voici un exemple. Je vais voir un frère qui travaille à son métier quatorze ou même seize heures par jour, d'où ce résultat inévitable : non seulement sa santé souffre, mais encore son âme languit, et il ne trouve aucune joie dans les choses de Dieu. Dans de telles circonstances, je lui confie qu'il devrait travailler moins, soit afin de ne pas nuire à sa santé, soit afin de pouvoir, par la lecture de la Parole de Dieu, par la méditation de cette Parole et par la prière, acquérir des forces pour l'homme intérieur.

Toutefois, dans ce cas, la réponse que j'obtiens revient en général à ceci : « *Mais si je travaille moins, je ne gagnerai pas assez pour l'entretien de ma famille. Même aujourd'hui, en travaillant comme je fais, à peine puis-je nouer les deux bouts. Les salaires sont si peu élevés que je dois travailler dur pour avoir de quoi me suffire !* »

Où est, dans ce langage, la confiance en Dieu, où est la foi réelle dans la vérité de cette parole : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice* » (Matthieu 6.33) ? Voici à peu près ce que je répondis : « Mon cher frère, ce n'est pas le travail qui fait vivre votre famille, c'est le Seigneur. Celui qui vous a nourris, vous et votre famille, alors que, malade, vous ne pouviez pas travailler du tout, pourvoirait certainement à vos besoins et à ceux des vôtres, si, afin de pouvoir nourrir votre homme intérieur, vous limitiez, de façon à avoir le temps nécessaire pour vous recueillir, les heures de votre travail quotidien.

Comment les choses se passent-elles actuellement ? Est-ce que je me trompe en disant que vous commencez votre travail de la journée après quelques moments seulement donnés précipitamment à la prière ? Et le soir, lorsque vous cessez votre travail et que vous vous dites : « *je vais lire un peu la Parole de Dieu !* » n'êtes-vous pas trop fatigué de corps et d'esprit pour pouvoir jouir de votre lecture, et ne vous endormez-vous pas souvent, soit pendant que vous lisez, soit pendant que vous êtes à genoux pour prier ? Ce frère convenait bien qu'il en était ainsi, il convenait également que mon conseil était bon, mais la réponse que je lisais dans toute son attitude, alors même qu'il ne la formulait pas, était pourtant celle-ci : « *Comment prospérerais-je si je mettais votre conseil en pratique ?* »

Je souhaitais donc vivement de pouvoir mettre sous les yeux de ce frère un fait qui pût lui prouver d'une manière tangible que notre Dieu et Père est le même Dieu fidèle qu'il a toujours été, aussi disposé que jamais à **prouver** à tous ceux qui mettent en lui leur confiance, qu'il est le **Dieu vivant**.

D'autre part, je rencontrais des enfants de Dieu qui étaient troublés par la perspective de la vieillesse, en pensant au temps où ils ne pourraient plus travailler. Aussi, comme ils étaient tourmentés par la crainte d'avoir à entrer dans un asile d'indigents, je leur faisais remarquer que jamais leur Père céleste n'avait manqué de venir en aide à ceux qui mettent en lui leur confiance, ils ne me répondaient que les temps ont changé. Toutefois, il était par trop évident que Dieu, en fait, n'était pas pour eux le **Dieu vivant**.

Bien souvent, en songeant à cela, je me sentais tout abattu et je souhaitais ardemment avoir quelque chose de palpable à mettre sous les yeux des enfants de Dieu, quelque chose qui pût leur faire voir que, même de nos jours, Dieu n'abandonne pas ceux qui comptent sur lui.

D'autres frères sont dans les affaires. Ils conduisent leur commerce presque comme les inconvertis conduisent le leur. Par suite, ils ne sont pas heureux dans leur âme et ont une mauvaise conscience : « *Avec la concurrence* », me disait-on, « *avec les temps difficiles, avec le surcroît de la population, comment pourrait-on réussir si l'on se conformait tout simplement à la Parole de Dieu ?* »

Tel autre me disait : « *je souhaiterais avoir une autre position, mais j'ai rarement vu un chrétien, pour conserver une bonne conscience, prendre résolument position pour Dieu, s'arrêter à la sainte décision de se confier dans le Dieu vivant et de ne compter que sur lui !* »

À cette catégorie de personnes aussi, je désirais montrer, par une preuve visible, que Dieu demeure immuablement le même.

D'autres personnes exercent des professions où elles ne peuvent demeurer avec une bonne conscience. D'autres encore prennent, au point de vue religieux, une position qui ne se justifie pas par l'Écriture. Je voyais les chrétiens de ces deux catégories dans la crainte, à cause des conséquences qu'ils entrevoyaient, d'abandonner une profession dans laquelle ils ne pouvaient demeurer devant Dieu (1 Corinthiens 7.24), de s'exposer, en mettant leur position en accord avec leurs principes, à perdre leur emploi.

Je désirai ardemment être, entre les mains de Dieu, un instrument pour fortifier leur foi, et cela, non seulement en leur montrant par des exemples empruntés à la Parole de Dieu que Dieu peut et veut aider tous ceux qui comptent sur lui, mais aussi en leur prouvant par des faits qu'il est aujourd'hui ce qu'il était autrefois.

Je savais bien que la Parole de Dieu devait suffire, et, par la grâce de Dieu, elle me suffisait, mais malgré cela, en y réfléchissant, je m'arrêtais à la pensée que si d'une manière quelconque, je pouvais affermir dans le Seigneur, en leur fournissant une preuve de l'immuable fidélité de Dieu, les mains et les cœurs de mes frères, je ne devais pas me refuser à leur prêter ainsi une main secourable.

Je me rappelai quelle bénédiction j'avais reçue dans ma propre âme en apprenant qu'elles avaient été les voies de Dieu à l'égard de son serviteur Francke, de cet homme qui, comptant uniquement sur le Dieu vivant, avait fondé un orphelinat immense, orphelinat que j'avais souvent vu de mes propres yeux.

Je me sentais donc contraint de servir l'Église de Dieu en faisant valoir la grâce spéciale qui m'avait été faite, c'est-à-dire en montrant qu'il m'était possible de prendre Dieu au mot et de compter sur lui.

Ainsi, tout le labeur spirituel que j'ai connu en voyant, parmi mes connaissances, tant de chrétiens accablés, pleins d'angoisse, ou chargés d'une mauvaise conscience, parce qu'ils ne se confiaient pas dans le Seigneur, tout ce labeur, Dieu s'en servit pour éveiller dans mon cœur le désir de donner, par un fait certain, devant l'Église et devant le monde, une preuve que Dieu n'a point changé. Et il m'a semblé que la meilleure chose à faire pour fournir cette preuve, c'était de fonder un orphelinat. Cette preuve, en effet, il fallait que ce fût quelque chose que l'on pût voir, voir des yeux de la chair.

Si moi qui ne suis qu'un homme pauvre, je pouvais, uniquement par la prière et par la foi, sans rien demander à personne, obtenir les ressources nécessaires pour fonder et pour faire marcher un orphelinat, assurément, il y aurait là un fait, qui, avec la bénédiction de Dieu, pourrait servir à fortifier la foi de ses enfants, outre que, devant la conscience des inconvertis, ce fait rendrait témoignage à la réalité des choses divines.

Telle fut donc la raison principale qui me décida à fonder un orphelinat. Certainement, je désirais du fond de mon cœur faire du bien, quant à leur condition physique, à de pauvres enfants privés de père et de mère. Certainement, je voulais, avec l'aide de Dieu, m'efforcer de leur être utile, à d'autres égards encore, en vue de la vie présente.

En particulier, je souhaitais vivement être un instrument de Dieu pour élever ces chers orphelins dans sa crainte, mais néanmoins, le premier et le principal objet de l'œuvre a été (et est encore) de glorifier Dieu par l'existence d'un établissement où il est pourvu par la seule prière de la foi, et sans que l'aide de personne soit sollicitée ni par moi-même ni par mes collaborateurs, aux besoins des orphelins qui me sont confiés, et par là, montrer que Dieu est toujours fidèle et qu'il exauce toujours la prière.

Ainsi, en résumé, mes trois motifs principaux pour fonder un orphelinat ont été :

1. Glorifier Dieu, en faisant voir, si toutefois Dieu trouvait bon de me fournir les ressources nécessaires, que ce n'est pas en vain que l'on se confie en lui, et ainsi fortifier la foi de ses enfants.
2. Faire du bien, au point de vue spirituel, à des enfants privés de père et de mère.
3. Leur faire du bien au point de vue temporel.

L'objet vers lequel mon esprit s'est trouvé spécialement sollicité, a été la fondation d'un orphelinat dans lequel des enfants privés de père et de mère pussent recevoir la nourriture, le vêtement, et une éducation conforme à l'Écriture. Voici, à propos de cet orphelinat, ce que j'aurais à dire :

1. J'ai l'intention de le rattacher, pour tout ce qui concerne les rapports, les comptes, la direction, comme aussi les principes qui sont à sa base, à l'œuvre fondée pour répandre en Angleterre et à l'Étranger la connaissance des Écritures, de sorte que l'on pourra, en un sens, le considérer comme une nouvelle branche de l'œuvre. Avec cette différence toutefois qu'on ne lui affectera d'autres fonds que ceux qui lui auront été expressément destinés. Un frère préférera-t-il donner soit pour les objets auxquels ont été jusqu'ici consacrées les ressources de l'œuvre, soit pour l'orphelinat que nous avons en vue ? Il lui suffira de l'indiquer pour que l'argent soit employé conformément à son désir.
2. Nous n'exécuterons notre projet que si le Seigneur nous fournit et l'argent nécessaire pour fonder l'orphelinat, et les personnes convenables pour le diriger.

Pour ce qui concerne les ressources, je ferai les observations suivantes. Si nous nous proposons d'étendre notre champ d'action, ce n'est pas que ces derniers temps l'argent ait particulièrement abondé entre nos mains. Au contraire, nous avons été plutôt gênés. Mais les nombreux exaucements que, dans sa bonté, Dieu nous avait accordés pour les besoins de l'œuvre, nous ont poussés, le frère C. et moi, à nous adonner à la prière pour demander à Dieu de nous fournir les ressources nécessaires à la continuation de notre entreprise, car nous considérons comme contraire à l'Écriture de contracter des dettes.

Pendant cinq jours, nous priâmes, plusieurs fois par jour, ensemble et séparément. Après cela, le Seigneur commença à exaucer nos prières, de sorte que dans l'espace de quelques jours, nous eûmes environ douze cent cinquante francs.

Je dois mentionner la bienveillance et la tendresse dont Dieu avait usé envers moi, en me fournissant, pendant les cinq dernières années de quoi pourvoir, sans que j'eusse de traitement fixe, à mes besoins, si bien qu'argent, vêtements, provisions, m'avaient été envoyés dans des moments de grande gêne, et cela non seulement en petite, mais aussi en grande quantité, non seulement par des personnes qui vivaient dans la même localité

que moi, mais aussi par des personnes qui vivaient à de grandes distances, non seulement par des amis intimes, mais aussi par des gens que je n'avais jamais vus.

Je dois ajouter, dis-je, que tout ceci m'a souvent amené, et depuis quatre ans déjà, à penser que si le Seigneur m'avait accordé la grâce de pouvoir compter tout simplement sur lui, il me l'avait accordée, non pas seulement pour moi-même, mais aussi pour les autres. Souvent, en voyant courir çà et là dans les rues de Teignmouth de pauvres enfants négligés, je me disais en moi-même :

« La volonté de Dieu ne serait-elle pas que je fonde, en lui demandant les ressources nécessaires, des écoles pour ces enfants ? »

Toutefois, pendant deux ou trois ans, cette pensée demeura dans mon esprit à l'état de pensée. Il y a deux ans environ, en voyant un si grand nombre d'enfants mendier dans les rues de Bristol et venir frapper à notre porte, je me sentis de nouveau tout spécialement poussé à faire quelque chose pour les enfants abandonnés. Si alors je ne fis rien dans ce sens, ce n'est pas que je manquais de confiance dans le Seigneur, c'est que d'autres besoins en abondance, réclamaient tout le temps et toutes les forces dont mon frère Craik et moi-même nous pouvions disposer.

Le Seigneur, non seulement nous avait donné la foi, mais encore nous avait montré, ce qu'il peut et ce qu'il veut faire. Un matin, assis dans ma chambre, je songeais à certains frères particulièrement malheureux et je me disais en moi-même : *« Oh ! puisse-t-il plaire au Seigneur de me donner les moyens nécessaires pour venir en aide à ces frères pauvres ! »*

Environ une heure après, je recevais quinze cents francs. Cette somme m'était envoyée à titre de présent personnel par un frère que, même aujourd'hui, je n'ai jamais vu, et qui habitait et habite encore à bien des centaines de lieues de Bristol. De telles expériences, jointes à des promesses comme celle de Jean 14.13-14, ne devraient-elles pas nous encourager à demander à Dieu, en toute hardiesse, et pour nous-mêmes et pour les autres, des grâces temporelles et des grâces spirituelles ?

Le Seigneur, car c'était bien lui, je n'en puis douter, fit que mes pensées se reportèrent de plus en plus sur ces pauvres enfants abandonnés, ce qui, enfin, aboutit à la création de *« l'œuvre fondée pour répandre en Angleterre et à l'Étranger la connaissance des Écritures »*. Depuis lors, Dieu m'a mis à cœur, pour la première fois il y a quatorze mois, puis d'une manière répétée, mais surtout pendant ces dernières semaines, la pensée de fonder un orphelinat.

Bien souvent, ces derniers temps, j'ai demandé à Dieu de faire que si cette pensée venait de lui, elle se réalisât ; sinon, qu'il l'ôtât entièrement de mon esprit.

Or, Dieu ne me l'a pas ôtée. Au contraire, j'ai été amené à me convaincre toujours davantage qu'elle procédait de lui. Eh bien, si c'est le cas, Dieu peut mettre au cœur de ses enfants, ou que ce soit dans le monde (car ce n'est pas à la ville de Bristol, ni même à l'Angleterre que je regarde, mais au Dieu vivant, auquel appartiennent l'or et l'argent), de nous confier, à moi et au frère Craik, qu'il a disposé à m'aider dans cette entreprise, les ressources nécessaires.

Jusqu'à ce que nous les ayons, nous ne pouvons songer ni à louer une maison, ni à la meubler, etc. Cependant, une fois que nous aurons de quoi faire face à ces premiers frais, et que nous aurons également les personnes requises pour nous aider à commencer l'œuvre, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'attendre que l'orphelinat soit pourvu d'un capital, ou que nous ayons réuni pour l'entretenir un certain nombre de souscripteurs annuels.

Mais nous avons cette confiance que le Seigneur, qui nous enseigne à lui demander notre pain quotidien, nous fera la grâce de savoir attendre de Lui les secours nécessaires pour faire face aux besoins quotidiens des enfants qu'il lui plaira de nous confier. Je recevrai chez moi des dons de toute nature.

Si des chrétiens peuvent disposer, en vue du mobilier de la maison ; de tables, de chaises, de lits, de literie, de faïence ou de meubles quelconques qui ne leur seraient pas nécessaires, ou de restes de provisions, ou de pièces de calicot, de linge, de flanelle, de drap, ou d'objets qui puissent servir à habiller les enfants, ou de vêtements déjà portés, tout cela sera reçu avec reconnaissance.

Quant aux personnes dont nous avons besoin pour faire marcher l'œuvre, un point tout aussi important que celui des fonds à trouver, voici ce que j'ai à dire. Nous attendons nos collaborateurs de Dieu lui-même, tout comme les fonds. De plus, tous ceux dont, selon les exigences et selon le développement de l'asile, nous accepterons les services, soit pour diriger les groupes d'orphelins, soit pour aider au travail matériel, devront nous être connus comme de vrais chrétiens ; ils devront aussi, pour autant que nous en pourrons juger, être qualifiés pour l'œuvre.

Nous ne pouvons dire actuellement ni à quel moment il est probable que nous commencerons les opérations, ni si l'asile comprendra des enfants des deux sexes, ni si nous nous limiterons aux garçons ou aux filles exclusivement, ni à quel âge les enfants seront admis, ni jusqu'à quel âge nous les garderons.

Nous avons bien notre pensée sur ces divers points, mais nous préférons, pour régler ces détails, nous laisser guider par les ressources que le Seigneur mettra entre nos mains et par le nombre de personnes qu'il nous enverra pour nous aider à faire marcher l'établissement. Si le Seigneur condescend à se servir de nous comme d'instruments pour accomplir cette œuvre, nous publierons, dès que nous pourrons préciser davantage, un court exposé de notre projet.

Il nous a paru qu'il convenait de ne recevoir, en fait d'enfants malheureux, que ceux qui sont orphelins de père et de mère.

Notre intention est d'élever les filles en vue du service, les garçons en vue d'un métier. Aussi les emploierons-nous, selon leurs capacités et selon leurs forces physiques, à des travaux utiles. De la sorte, ils contribueront à leur propre entretien. En outre, nous leur donnerons une instruction ordinaire. Mais notre objet spécial et principal sera de chercher, avec la grâce de Dieu, à les amener, en les instruisant dans les Écritures, à la connaissance de Jésus-Christ.

Nouveaux détails sur la fondation de l'orphelinat.

Lorsque, ces derniers temps, la pensée de fonder un orphelinat, en ne comptant, pour les ressources, que sur Dieu seul, eut repris vie dans mon esprit, la seule chose que pendant deux semaines, je demandai à Dieu, ce fut, si cette pensée venait de lui, d'en amener lui-même la réalisation, sinon, de me l'ôter entièrement.

La pensée du Seigneur ne m'était pas claire. Sans doute, j'étais sûr qu'il verrait d'un œil favorable se fonder une maison dans laquelle des enfants privés de leur père et mère trouveraient un abri et une éducation conforme aux enseignements de sa Parole. Mais était-ce sa volonté que je fusse, moi, son instrument pour mettre cette œuvre sur pied, puisque mon temps était déjà plus que rempli ?

Toutefois, ce qui m'encourageait, c'était la pensée que si telle était sa volonté, il me donnerait non seulement les moyens nécessaires, mais encore les personnes qualifiées pour prendre soin des enfants, de sorte que mon concours personnel à l'œuvre ne me prendrait pas plus de temps que, vu son importance et nonobstant toutes mes autres occupations, je ne pourrais raisonnablement lui en donner.

Pendant tout le cours de ces deux semaines, pas une seule fois je ne demandai au Seigneur soit de l'argent, soit des collaborateurs dont je pusse m'assurer les services. Toutefois, tout à coup, le 5 décembre, l'objet de ma prière changea. Je lisais le Psaume 81, et je fus tout particulièrement saisi, plus que je ne l'avais encore jamais été, par le verset 10 : « *Ouvre ta bouche, et je la remplirai* ».

Je réfléchis pendant quelques moments à cette parole, et fus amené à en faire l'application à mon projet. Frappé par cette pensée que je n'avais encore rien demandé au Seigneur en vue de cet orphelinat, sauf de me faire connaître s'il voulait qu'il fût fondé ou non, je tombai à genoux, et ouvrant ma bouche toute grande, je demandai beaucoup.

Je priai dans une pleine soumission à la volonté de Dieu, sans lui dire : réponds-moi à tel moment. Je lui demandai de me donner une maison, une maison qui me serait prêtée, ou dont quelqu'un se sentirait poussé à payer le loyer, ou qui me serait donnée pour cet objet à titre définitif. De plus, je demandai à Dieu de m'envoyer vingt-cinq mille francs, en même temps que des personnes bien qualifiées pour prendre soin des enfants.

Depuis, j'ai été amené à demander aussi au Seigneur de mettre au cœur des siens de m'envoyer des meubles pour la maison et des vêtements pour les orphelins.

En priant ainsi, je me rendais parfaitement compte de ce que je faisais, c'est-à-dire, je savais fort bien que ce que je demandais, il n'y avait, à vues humaines, aucune probabilité que je l'obtienne des frères que je connaissais, mais je savais aussi que ce n'était pas trop pour que le Seigneur pût me l'accorder.

Arguments de George Müller dans ses prières pour l'orphelinat.

Voici mes arguments auprès de Dieu :

1. J'ai entrepris cette œuvre pour la gloire de Dieu, c'est-à-dire pour que, en voyant Dieu nous accorder, en réponse à la prière seulement, de quoi pourvoir aux besoins des orphelins, les hommes aient devant les yeux une preuve tangible que Dieu est le Dieu vivant, et qu'il est toujours disposé, même de nos jours, à exaucer la prière. Donc, Seigneur, consens à nous envoyer des ressources.
2. Dieu est le « *Père des orphelins* ». Donc, Seigneur, puisque tu es leur Père, consens à pourvoir à leurs besoins (Psaume 68.5).
3. J'ai reçu ces enfants au nom de Jésus, et, par conséquent, dans leur personne, c'est lui qui est reçu, nourri, vêtu. Seigneur, consens à considérer cela (Marc 9.36-37).
4. Depuis son début, cette œuvre a servi à fortifier la foi d'un grand nombre d'enfants de Dieu. Si Dieu, à l'avenir, nous refusait les ressources nécessaires, les faibles en la foi seraient ébranlés, tandis que s'il continue de nous les octroyer, leur foi, par-là, pourra encore être fortifiée.
5. Combien, parmi les adversaires, riront, si le Seigneur nous prive de ressources, combien diront : ne l'avions-nous pas dit, que tout cet enthousiasme n'aboutirait à rien ?
6. Si le Seigneur ne m'aidait pas, combien d'enfants de Dieu peu éclairés ou charnels ne manqueraient pas de trouver là une bonne excuse pour continuer à s'unir, dans l'œuvre de Dieu, avec le monde, pour en rester, dans la direction d'établissements comme le nôtre, et spécialement lorsqu'il s'agit de procurer les fonds à leurs méthodes contraires à l'Écriture.
7. Seigneur, souviens toi que je suis ton enfant. Dans ta miséricorde, aie pitié de moi, songe que je ne puis pas, moi, pourvoir aux besoins de ces enfants, et ne laisse pas, par conséquent, ce fardeau peser plus longtemps sur moi sans m'envoyer du secours.

8. Souviens-toi également de mes collaborateurs, qui se confient en toi, et qui seraient bien éprouvés si tu nous retirais les ressources dont nous avons besoin.
9. Souviens-toi que j'aurais à congédier les enfants, et que, privés de l'éducation conforme à ta Parole que nous leur donnons, ils iraient rejoindre leurs anciens compagnons.
10. Montre qu'ils se trompaient, tous ceux qui disaient qu'au commencement, tant que la chose sera nouvelle, les ressources pourront venir, mais après, non.
11. Si Dieu me retirait les ressources nécessaires, que devrais-je penser des exaucements si nombreux dans la direction de l'œuvre.

Il a jusqu'ici répondu à mes prières, ce qui m'a démontré d'une manière absolue que cette œuvre est de Dieu ?

11 décembre 1835 - Pendant toute cette semaine, j'ai pu prier avec une confiance toujours plus grande pour la maison des orphelins. J'ai demandé à Dieu les ressources nécessaires à cette entreprise, une maison, des meubles et des personnes qualifiées pour prendre soin des enfants.

17 décembre 1836 - Les dons arrivent lentement. J'ai été abattu hier soir et ce matin, et me suis demandé si je devais m'engager dans cette entreprise ; j'ai aussi prié le Seigneur de bien vouloir me donner quelque nouvel encouragement. Peu après un frère m'a envoyé des étoffes en abondance et un autre m'a remis quatre francs plus la promesse pour demain d'un don de 2500 francs.

18 décembre - Ce don de 2500 francs est fait par une couturière pauvre et malade qui gagnait peu. Cependant je ne me rappelle pas l'avoir entendu exhaler une plainte. Avant d'accepter les 2500 francs, je voulus avoir une conversation avec elle. Je lui fis des remarques dans le but de m'assurer si elle avait bien réfléchi. Elle me répondit : « *Le Seigneur Jésus a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour moi ; ne lui donnerais je pas cet argent ? Je donnerais tout l'argent que je possède plutôt que de voir que la maison des orphelins ne se fonde pas !* »

Le 4 août 1837, elle vint me voir un matin et me dit : « *Hier soir je me suis sentie pressée de prier pour les fonds de l'institution pour répandre les Saintes Écritures.*

Pendant que je priais, cette pensée me vint : À quoi sert de demander à Dieu des ressources, si je ne donne pas quand j'en ai les moyens ? Je vous apporte donc ces 125 francs ! »

Il y a environ quatorze mois que Dieu m'a mis à cœur l'établissement d'une maison d'orphelins. Je suis de plus en plus convaincu que cette pensée vient de lui. En conséquence, je ne regarde ni à Bristol, ni même à l'Angleterre pour les ressources qui nous sont nécessaires, mais au Dieu vivant à qui l'or et l'argent appartiennent, et qui peut disposer son peuple, quelle que soit la partie du monde qu'il habite, à nous envoyer l'argent nécessaire.

Quant aux personnes qu'il nous faut pour la conduite de l'œuvre, ce qui n'est pas moins important que l'affaire des fonds, je dois dire qu'à cet égard, nous nous attendons au Seigneur comme pour les besoins temporels. Nous ne recevons comme maîtres, maîtresses, aides, que des personnes pieuses et qualifiées pour l'œuvre.

28 décembre - Reçu différents dons ces derniers jours. Un frère veut nous donner une propriété qui lui a coûté 65000 francs. Les dons continuent d'arriver presque chaque jour.

21 avril - La maison des orphelines est actuellement ouverte ; nous avons donc consacré cette journée à la prière et aux actions de grâces pour implorer la bénédiction de Dieu sur cette œuvre. Nous avons dix-sept enfants.

9 mai - Nous avons une maison. Il s'est présenté des personnes bien qualifiées pour prendre soin des enfants, et j'ai reçu des meubles, du linge, de la vaisselle et des vêtements plus que je n'aurais jamais osé en attendre. Dieu ne m'a pas encore envoyé complètement les 25000 francs que je lui ai demandés, mais je sais qu'il le fera en son temps.

28 novembre - Nous avons en tout 41 orphelins et orphelines.

18 mai 1837 - Il y a maintenant 64 orphelins dans les deux maisons.

15 juin - Le Seigneur m'a fait remettre ce soir 125 francs qui manquaient pour que j'aie les 25000 francs. Je voudrais rappeler ici, à la gloire du Dieu à qui j'appartiens et que je sers, que chaque franc de cette somme m'a été donné sans que je n'ai rien demandé à qui que ce soit.

Si je me suis abstenu de m'adresser aux hommes, c'est afin que la main de Dieu fût plus visible dans toute cette affaire, et que mes frères en la foi fussent encouragés à se confier en lui plus entièrement, et que les inconvertis eussent une preuve nouvelle de la puissance de la prière.

N'est-ce pas une chose merveilleuse qu'un inutile et infidèle serviteur comme moi ait pouvoir auprès de Dieu. Frères, que cet exemple serve à vous encourager. N'est-il pas évident que si un homme tel que moi, dont la vie répond si peu aux intentions du Seigneur, a obtenu une réponse à ses prières, il vous accordera aussi tôt ou tard les demandes de vos cœurs ?

Pendant dix-huit mois et dix jours, j'ai exposé presque chaque jour ma demande de 25000 francs au Seigneur, sans jamais douter, et il m'a exaucé. Souvent même, je lui ai rendu grâces par anticipation. Cherchons à revêtir cet esprit de foi dans la prière en nous appuyant fermement sur les promesses : « *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et vous le verrez s'accomplir* » (Marc 11.24).

Souvent la foi me manque, et cependant quand j'ai cru que je recevrais, le Seigneur m'a fait selon ma foi. Au moment où j'écris ces lignes (28 juin 1837), je ne possède que 75 francs, et dans trois jours on peut me demander le paiement de deux salles d'école, s'élevant à 435 francs. Je crois que Dieu peut et veut nous donner cette somme s'il le juge bon pour nous ; mais quoique je lui aie souvent exposé ce besoin, ma foi n'est pas assez triomphante pour pouvoir le remercier d'avance dans la certitude qu'il me la donnera.

Je suis dans l'attente chaque fois qu'il arrive des lettres ou que l'on sonne à notre porte. C'est pourtant à Dieu et à Dieu seul que je regarde sans pourtant que je puisse dire que je suis assuré de pouvoir payer le loyer des salles d'écoles comme si j'avais déjà l'argent dans ma poche.

12 juillet - Reçu 11500 francs

9 décembre - Il y a aujourd'hui deux ans que j'exposai mon intention d'établir une maison d'orphelins, si Dieu le permettait. Que de choses n'a-t-il pas faites depuis lors ! Nous avons actuellement soixante-quinze orphelins et il y a encore de la place pour vingt et un. Nous en attendons tous les jours quelques nouveaux. Pendant cette dernière année, les dépenses se sont élevées à 18500 francs et les recettes à 21000 francs. Nous avons dépensé en plus environ 10000 francs pour l'œuvre missionnaire.

C'est donc en tout 31000 francs que notre Dieu dans sa bonté nous a envoyés sans que nous ayons rien demandé à personne.

31 décembre - Nous avons quatre-vingt-un enfants dans les trois maisons d'orphelins, et neuf frères et sœurs qui en prennent soin ; en tout quatre-vingt-dix personnes à nourrir chaque jour. Seigneur ! regarde aux besoins de ton serviteur.

12 juillet 1838 - Depuis l'établissement de la maison des orphelins jusqu'à la fin de juin 1838, la main du Seigneur a été rendue visible par l'abondance des moyens qu'il a mis à ma disposition pour l'entretien de près de cent personnes. Le temps est maintenant venu où le « *Père des orphelins* » manifestera d'une autre manière ses tendres soins envers nous.

Les fonds qui s'élevaient à 19500 francs il y a aujourd'hui un an, sont actuellement réduits à 500 francs. Mais, Dieu soit béni, ma foi est aussi ferme à l'heure actuelle que lorsque nous avons une forte somme d'argent entre les mains. Toutefois, comme la véritable foi se manifeste en nous poussant à prier, nous exposons à Dieu nos besoins.

Pendant que j'étais en prière avec ma femme et frère Craik, on nous amena un nouvel orphelin et 125 francs. Bien que nos fonds soient si bas, nous avons donné l'ordre qu'on nous amène sept enfants, et nous nous proposons d'en faire venir cinq autres, dans l'espérance que Dieu pourvoira à tous nos besoins.

22 juillet 1838 - Ce soir, je me promenais dans notre petit jardin en méditant Hébreux 13.8 : « *Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement* ». En pensant à cet amour, à cette puissance et à cette sagesse immuable, et que je convertissais, comme j'ai l'habitude de le faire, tout ce que je médite en prières pour moi-même, j'ai appliqué cet amour, cette puissance et cette sagesse, à mes circonstances tant spirituelles que temporelles.

Tout à coup, les besoins actuels de la maison des orphelins me vinrent à l'esprit. Immédiatement, je fus amené à me dire : « *Puisque Jésus, dans son amour et sa puissance, m'a accordé jusqu'ici tout ce qui m'était nécessaire pour les orphelins, et que cet amour et cette puissance ne changent pas, il sera fidèle jusqu'au bout. Mon âme fut alors inondée de joie à la pensée de cette immutabilité de notre adorable Sauveur !* »

Un instant après, on m'apporte une lettre renfermant un billet de 500 francs avec ce qui suit : « *Veuillez appliquer la somme ci-incluse à continuer la diffusion des Écritures, à votre orphelinat, ou enfin à la cause du Maître, d'une manière ou d'une autre, selon qu'il vous dirigera !* »

Ce n'est pas une forte somme, mais il y aura suffisamment pour les besoins d'aujourd'hui et en général le Seigneur pourvoit au jour le jour ; le lendemain prendra soin de ce qui le regarde, etc. J'ai consacré la moitié de cette somme, soit 250 francs au fonds des orphelins, et l'autre moitié aux autres objets, ce qui m'a permis de faire face à environ 850 francs de dépenses relatives aux maisons des orphelins auxquelles je m'étais attendu et qui se sont présentées dans l'espace de quatre jours.

6 août - Dans le courant de cette semaine, j'aurai à payer environ 900 francs pour les orphelins, et je ne possède que 475 francs. Mes yeux sont tournés vers le « *Père des orphelins* ». Je suis persuadé qu'il viendra à notre aide, quoique je ne sache pas comment.

7 août - Que la bonté du Seigneur est grande ! Il s'est de nouveau manifesté à nous dans l'espace de très peu de temps en nous envoyant du secours d'où nous n'en attendions pas. Ainsi notre adorable Sauveur nous a encore une fois envoyé sa délivrance, car j'ai maintenant plus qu'il ne faut pour faire face aux dépenses courantes de cette semaine.

18 août - Je n'ai pas un sou en main pour les orphelins, et dans un jour ou deux il me faudra des centaines de francs. Mes yeux sont sur le Seigneur.

Même jour, le soir - Avant la fin de la journée, j'ai reçu 125 francs. Il en faut 250 chaque jour pour le ménage.

20 août - Je me trouvais aujourd'hui de nouveau sans le sou quand j'ai reçu, en réponse à mes prières, 300 francs.

1er septembre - Le Seigneur, dans sa sagesse et son amour, n'a pas encore envoyé le secours nécessaire. Je n'ai pas besoin de m'inquiéter d'où il viendra, je sais que mon Dieu l'enverra dans le temps convenable. Son heure n'est pas encore venue. Comme il fallait de l'argent pour la maison des orphelins, l'un des employés a donné 50 francs.

5 septembre - Le temps de notre épreuve continue. Le Seigneur, dans sa miséricorde, nous a donné suffisamment pour pourvoir à nos besoins journaliers. Maintenant c'est au jour le jour, même d'heure en heure, qu'il nous donne ce qui nous est nécessaire. Il n'est rien venu hier. J'ai de nouveau importuné le Seigneur aujourd'hui. C'est comme s'Il me disait : « *Mon heure n'est pas encore venue* » (*Jean 7.6*). Mais ma foi se repose sur Dieu.

Quoique je ne sache pas d'où le secours viendra, je suis persuadé qu'il l'enverra inmanquablement. Nous n'avons pas un sou et il va nous falloir des centaines de francs. J'ai été aussi enseigné à demander à Dieu que ma foi ne défaille pas.

Même jour, le soir - Un des ouvriers de l'œuvre a donné 50 francs. Un ami m'a remis 101 francs 50 provenant de plusieurs petits dons.

7 septembre - L'épreuve continue.

10 septembre - Il n'est point venu d'argent ni samedi ni hier. J'ai l'intention d'exposer la situation aux frères et sœurs employés dans l'orphelinat, puis d'examiner avec eux combien d'argent il nous faut, et leur dire en même temps que, malgré cette épreuve de foi, je continue à croire que Dieu nous viendra en aide. Nous prions ensemble.

Il me paraît surtout nécessaire de les aviser qu'ils ne fassent pas plus d'achats que nous n'avons le moyen d'en payer, mais que, quant aux enfants, il ne faut les laisser manquer ni de bonne nourriture, ni des vêtements indispensables, attendu que je préférerais les renvoyer plutôt que de les voir privés des choses nécessaires.

Je tenais aussi à m'assurer s'il n'y aurait pas encore quelques articles qui auraient été envoyés pour être vendus, ou s'il se trouverait peut-être quelques objets inutiles qu'on pourrait vendre également. Je sentais que l'œuvre traversait une crise solennelle. À neuf heures et demie, nous trouvâmes 0 francs 60 qui avaient été mis dans le tronc de la chapelle Gédéon. Je considérai cette somme comme des arrhes que Dieu me donnait pour m'assurer qu'il veut avoir compassion de nous et envoyer davantage.

À 10 heures environ, après être revenu de chez le frère Craik à qui j'avais de nouveau ouvert mon cœur, comme j'étais encore en prière pour demander du secours, une sœur vint nous voir et donna à ma femme 50 francs pour les orphelins, en disant qu'elle s'était sentie pressée de venir, et qu'elle avait même trop tardé ! Quelques minutes après j'entre dans la chambre où se trouvait cette dame, elle me remet encore 50 francs, tout cela, sans connaître rien de notre disette. Ainsi le Seigneur dans sa miséricorde, m'a envoyé quelques petites ressources, pour le plus grand encouragement de ma foi. Quelques minutes plus tard, on vint me demander de l'argent pour l'orphelinat des enfants en bas âge. J'envoyai 50 francs à cet établissement, 25 francs 60 à l'établissement des orphelins et 25 francs à celui des orphelines.

17 septembre 1838 - L'épreuve continue. De plus en plus notre foi est éprouvée. C'est sans doute dans sa sagesse que le Seigneur permet que nous réclamions si longtemps son secours ; mais je suis persuadé qu'il l'enverra, si seulement nous pouvons l'attendre.

L'un des frères employés ayant reçu quelque argent, en a donné une partie, savoir 15 francs 60, un autre employé a aussi remis 14 francs 50 ; tout l'argent qui lui restait.

Ces deux sommes jointes aux 21 francs 85 que nous avions en partie, et dont le reste nous est arrivé depuis, nous a permis de payer ce qui était dû et de nous procurer des provisions ; de sorte que, jusqu'à présent, nous n'avons en aucune façon manqué de rien. Ce soir j'étais un peu éprouvé de ce que des sommes plus fortes tardaient à arriver. Mais ayant cherché du soulagement dans les Écritures, mon âme fut extrêmement rafraîchie et ma foi de nouveau fortifiée par le Psaume 34. Avec joie j'allai rejoindre mes compagnons d'œuvre pour prier avec eux. Je leur lus le Psaume en cherchant à les encourager par les précieuses promesses qu'il renferme.

18 septembre - Frère T. avait environ 31 francs et moi 3 francs 75. Avec ces 35 francs, nous avons pu acheter du pain et la viande nécessaire, un peu de thé pour l'une des maisons, enfin du lait pour tous, mais pas plus qu'il ne nous en fallait pour le besoin présent. Le Seigneur y a donc pourvu, non seulement pour aujourd'hui, car il y a du pain pour 2 jours. Nous nous trouvions néanmoins réduits à l'extrémité. Les fonds étaient épuisés ; les employés avaient donné jusqu'à leur dernier centime.

Remarquez maintenant comment le Seigneur est venu à notre aide ! Une dame, des environs de Londres, déléguée par sa fille pour nous apporter un paquet et de l'argent, était arrivée à Bristol 5 jours auparavant et s'était logée à côté de l'orphelinat. Cet après-midi, elle est venue s'acquitter de sa commission et nous a remis 78 francs 10. Notre pénurie avait été si grande que nous avions été sur le point de vendre les choses dont nous aurions pu nous passer ; mais ce matin j'avais prié le Seigneur d'empêcher cette dernière extrémité.

Le fait, que pendant plusieurs jours, cet argent avait été si près de nous sans qu'il nous fût remis, ne prouve-t-il pas surabondamment que, dès le début, Dieu avait à cœur de nous aider ? Oui, il prend un singulier plaisir à écouter le cri de ses enfants, et il permet souvent que nous priions longtemps, soit pour éprouver notre foi, soit pour nous faire trouver la réponse d'autant plus agréable. N'est-ce pas là une précieuse délivrance ? Resté seul, j'éclatai tout haut en actions de grâces et en louanges.

Ce soir, nous nous sommes réunis, mes compagnons d'œuvre et moi, pour prier et rendre grâces. Leurs cœurs ont été grandement réjouis. Cette somme a été répartie ce soir, et pourvoira suffisamment à tout ce qu'il faut pour demain.

21 novembre 1838 - Jamais nous ne nous étions trouvés dans une si grande disette. Les gouvernantes des trois maisons n'avaient absolument plus rien. Malgré cela, il y eut un bon dîner. En partageant le pain qui restait, on eut la perspective d'atteindre ainsi la fin de la journée, mais nous n'avions aucune idée d'où nous viendrait le secours, sinon du Seigneur lui-même.

Et voyez comment nous vint la délivrance : Ayant quitté les frères et sœurs, après avoir prié ensemble, à une heure de l'après-midi, je vins à Eingsdown. Ayant froid, je sentis que j'avais besoin d'exercice, et au lieu de prendre le chemin le plus court pour retourner chez moi, je fis le tour par la place de Clarence. À près de 15 mètres de ma maison, je rencontre un frère qui se met à cheminer avec moi.

Après une courte conversation, il me remet 250 francs qui devaient être remis à des frères diacres, en vue de procurer du charbon, des couvertures et des vêtements chauds aux pauvres enfants de Dieu ! Cent vingt-cinq francs pour les orphelins et le reste pour les autres objets de l'institution afin de répandre la connaissance des Écritures. Ce frère était venu deux fois pendant que je me trouvais à l'orphelinat et, si j'étais arrivé une demi-minute plus tard, je l'aurais manqué. Mais le Seigneur qui connaissait nos besoins, avait voulu me le faire rencontrer. J'envoyai immédiatement les cent vingt-cinq francs aux gouvernantes.

21 septembre 1840 - Avec ce qui nous est arrivé hier et ce que nous avons en main, nous avons assez de provisions pour aujourd'hui et demain. Un frère des environs de Londres m'a remis aujourd'hui deux cent cinquante francs à employer pour ce qui sera le plus nécessaire. Comme nous avons prié spécialement pour le fonds des Écoles, des Bibles et des Missions, j'ai consacré toute cette somme à cet objet. Lorsque ce frère arriva, il y a trois jours à Bristol, il ignorait absolument l'existence de notre œuvre.

C'est ainsi que le Seigneur continue à nous entourer de ses soins en nous suscitant de nouveaux collaborateurs. Quiconque se confie en lui ne sera jamais confus. Parmi ceux qui nous aident pendant un temps, les uns peuvent s'endormir en Jésus, d'autres peuvent se refroidir au service du Maître, d'autres, toujours désireux d'aider, peuvent n'en avoir plus les moyens, ou bien se sentir appelés de Dieu à en faire un autre usage.

Ainsi, pour une raison ou pour une autre, si nous nous appuyions sur l'homme, sûrement, nous serions réduits à la confusion. Mais en nous appuyant sur Dieu, le Dieu vivant, nous sommes à ***l'abri de toute déception, et bien au-dessus*** de toute crainte de nous voir réduits à l'abandon, soit par la mort, soit par l'épuisement des ressources,

soit par le manque d'amour, soit par les exigences d'autres branches de l'œuvre du Seigneur. Qu'il est précieux d'avoir appris ou même d'avoir commencé à apprendre à se contenter dans ce monde, du seul appui de Dieu, et de savoir que certainement, tant que nous marcherons dans l'intégrité, il ne nous refusera aucun bien !

9 décembre - Nos épreuves de foi ont été plus fréquentes cette année que les années précédentes. Bien que nous ayons été souvent réduits à la dernière extrémité, cependant nos orphelins n'ont manqué de rien ; ils ont toujours eu une nourriture saine et les vêtements nécessaires.

Si en lisant les simples détails de nos épreuves de cette année, on pouvait supposer que nous avons été désappointés dans notre attente, ou que nous sommes découragés dans notre œuvre, je répondrais que c'est tout le contraire. Dès le commencement, nous nous sommes attendus à des jours semblables. C'est même afin que l'Église de Dieu pût constater les réponses qu'il accorde à nos prières, en voyant sa bonne main pourvoir à nos besoins, et ainsi profiter de nos expériences, que notre orphelinat a surtout été établi. Notre but n'est donc pas d'être sans épreuves de foi ; nous désirons seulement que le Seigneur nous soutienne lorsque nous sommes éprouvés, afin que nous ne le déshonorions pas en doutant.

Cette manière de vivre nous fait réaliser d'une manière remarquable la présence de notre Dieu. C'est lui qui vient pour ainsi dire chaque matin visiter nos dépôts de provisions, pour nous envoyer ensuite des secours proportionnés à nos besoins. Je n'ai jamais réalisé d'une façon plus évidente combien le Seigneur est près que lorsque, après le déjeuner, il n'y avait rien à manger pour le repas suivant, et qu'il pourvoyait néanmoins au dîner de plus de cent personnes.

On a dit que cette manière de vivre devait préoccuper constamment l'esprit des pensées comme celles-ci : Que mangerons nous ? Que boirons nous ? C'est une erreur. Nous nous déchargeons de nos soucis sur notre Père céleste.

Le désir de mon cœur et la supplication que j'adresse à Dieu, c'est que tous mes exaucements de prières encouragent les enfants de Dieu qui liront ces lignes. Si chacun n'est pas appelé à fonder des écoles et des maisons d'orphelins, et à se confier en Dieu pour les ressources qu'elles demandent, cependant notre Père céleste veut vous faire faire l'expérience de la bonté avec laquelle il répond aux prières de ses enfants, et de sa fidélité à ses promesses.

Mais il faut être droit devant Dieu. Si nous ne faisons pas sa volonté, il ne peut nous exaucer : « *Si j'avais conçu quelque iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé. Mais Dieu m'a exaucé, il a été attentif à la voix de ma prière. Béni soit Dieu, qui n'a pas rejeté ma prière, et qui ne m'a pas retiré sa bonté* » (Psaume 66.18-20).

26 décembre - Ce matin, un frère pauvre a donné à ma femme 4 francs 50. Cette ofrande est des plus remarquables parce qu'elle nous a été remise au moment où nous n'aurions pu pourvoir sans elle à nos besoins d'aujourd'hui.

2 septembre 1841 - Pendant ces quatre derniers mois, nous avons eu plus qu'il ne nous fallait pour les orphelins. Depuis le mois de juillet 1838, époque où nos fonds se trouvèrent, pour la première fois épuisés, nous n'avions jamais eu autant d'argent en main. Il y a eu comme une rivière continue décollant de la bonté de Dieu, soit d'envois d'argent, soit d'articles divers. Jamais nous n'avons connu une telle abondance.

25 janvier 1846 - Peut-être, mon cher lecteur, vous êtes-vous dit dans votre cœur avant d'avoir lu ce qui précède : « *Comment les choses iraient elles, si les fonds des orphelins étaient réduits à rien ? Si ceux qui s'emploient dans les établissements n'avaient rien à donner de leur poche, et que l'heure du repas arrivât sans que vous ayez de la nourriture pour les enfants ?* »

Certes, cela pourrait arriver, car nos cœurs sont désespérément mauvais. Oui, si jamais, complètement abandonnés à nous-mêmes, nous cessions de nous attendre à Dieu, si jamais « *nous concevions de l'iniquité dans notre cœur* », alors, nous avons lieu de le croire, nous pourrions nous trouver dans une telle situation. Mais aussi longtemps que Dieu nous rendra capables de nous confier en lui, en lui, le Dieu vivant, aussi longtemps (quoique nous ne soyons jamais ce que nous devrions être) que nous serons préservés de vivre dans le péché, une situation semblable ne peut pas se produire.

C'est pourquoi, cher lecteur, si vous marchez avec Dieu, et si par conséquent sa gloire vous est chère, je vous en supplie avec amour, demandez-lui qu'il nous soutienne. Car quel opprobre sur son saint Nom, si après nous être publiquement glorifiés en lui, et avoir raconté sa louange, nous en venions à le déshonorer par notre incrédulité au moment de l'épreuve.

9 mars 1842 - Au moment où nous étions dans la plus grande pénurie, et où nous ne pouvions pas aller plus loin sans secours, soit pour les écoles, soit pour les orphelins, je reçois 250 francs d'un frère qui habite près de Dublin. J'ai partagé cette somme entre les deux départements de l'œuvre.

Au sujet de ce don, je rapporterai une petite circonstance qui est digne de remarque : Comme nous étions vraiment dans la pauvreté et que par la grâce de Dieu mon âme s'attendait au Seigneur, je comptais recevoir du secours dans le courant de la matinée. Cependant, l'heure de la poste était passée, et rien n'était venu. Je n'en fus pas du tout découragé. Je me dis en moi-même que le Seigneur pouvait tout aussi bien me secourir d'une autre manière ou même qu'il avait pu déjà y pourvoir par ce courrier. Eh bien, selon mon attente, la chose était ainsi arrivée, car le frère qui m'avait adressé ces 250 francs avait envoyé sa lettre à l'orphelinat d'où elle me fut expédiée.

17 mars - « Du 12 au 16, il est rentré pour les orphelins 107 francs 40. Notre pauvreté, qui a déjà duré plusieurs mois, est pour ainsi dire arrivée à son comble ce matin.

À 7 heures environ, je suis sorti de chez moi pour me rendre aux orphelinats, afin de m'assurer s'il y avait assez d'argent pour prendre le lait qui arrive ordinairement vers 8 heures. Chemin faisant, je demandai au Seigneur d'être ému de compassion envers nous comme un père est ému de compassion envers ses enfants et de ne pas nous éprouver au-delà de nos forces. Je le suppliai d'encourager nos cœurs en nous envoyant du secours.

Je lui remis en mémoire que si, faute de moyens, nous étions obligés d'abandonner cette œuvre, les conséquences qui en résulteraient seraient des plus tristes pour les croyants et pour les incroyants, et qu'il ne permettrait pas sans doute qu'elle fût réduite à néant. Enfin, je lui confessai que je ne méritais nullement qu'il continuât à m'employer dans cette œuvre.

Comme j'étais encore en prière, et arrivé à quelques mètres de l'orphelinat, je rencontrais un frère qui allait de bonne heure à son travail. Nous échangeons quelques paroles, puis nous nous quittons. Mais il revient bientôt sur ses pas et me remet 25 francs pour les orphelins. C'est ainsi que le Seigneur répondit immédiatement à ma prière. En vérité, il vaut la peine d'être pauvre et de passer par de telles épreuves de foi pour recevoir jour après jour des gages aussi précieux du tendre amour de notre bon Père qui s'intéresse à tout ce qui nous concerne. Et comment ferait-il autrement ? Lui qui nous a donné la plus grande preuve d'amour qu'il pouvait nous donner, en livrant son Fils pour nous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses libéralement avec lui ?

12 avril 1842 - Le sentier de l'Éternel sera toujours une épreuve pour la nature de l'homme. Je n'ai jamais traversé une période où ma foi ait été aussi sévèrement éprouvée qu'elle l'a été depuis le 12 décembre 1841 jusqu'à aujourd'hui.

Nous n'avions jamais été plus pauvres, peut-être même aussi pauvres que nous l'étions ce matin lorsque je reçus des Indes Orientales la somme de 2.500 francs. Décrire la joie que j'en éprouvai en Dieu serait une chose impossible.

J'avais de nouveau demandé tout particulièrement ce matin à notre Père qu'il voulût bien prendre pitié de nous et nous envoyer ensuite de plus grandes sommes. Aussi, lorsque ce don arriva, je n'en fus, ni surpris, ni excité, je le reçus comme une réponse à nos prières. Comme on s'en remettait à moi pour répartir l'argent selon les besoins, j'en pris une moitié pour les orphelins et l'autre moitié pour les autres fonds.

Les prières que nous avons adressées au Seigneur pour du gruau d'avoine, des souliers neufs, de quoi ressemeler les vieux et approvisionner de nouveau nos magasins, ont donc été entendues. Nous avons aussi de quoi nous procurer des étoffes pour habiller les enfants, et un peu d'argent pour les sœurs qui travaillent dans les maisons des orphelins. Combien il est précieux de pouvoir regarder au Seigneur ! Je n'ai jamais douté qu'Il ne nous enverrait des sommes plus considérables ; c'est pourquoi, bien que ma foi n'eût jamais été aussi éprouvée que pendant ces derniers mois, mon cœur avait été gardé en paix.

Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car il a soin de vous.

J'aimerais amener les enfants de Dieu qui liront ces pages à une plus entière confiance en Dieu pour tout ce qui concerne la vie présente. Je souhaite aussi que les nombreuses réponses accordées à nos prières, les encouragent à prier eux-mêmes pour la conversion de leurs parents et de leurs amis, pour leur propre avancement dans la grâce et dans la connaissance.

Il est urgent aussi de présenter au Seigneur l'état des saints avec lesquels ils sont en relation, l'Église en général et le succès de la prédication de l'Évangile. Je tiens surtout à les mettre en garde contre cette ruse de Satan qui porterait à penser que ces choses sont spéciales pour moi, et que d'autres ne pourraient pas en jouir. Si, comme cela a été déjà dit, tout croyant n'est pas appelé à établir des orphelinats, des écoles, etc., et à s'attendre au Seigneur seul pour toutes ressources, cependant, *tous sont appelés à se décharger sur lui de tous leurs fardeaux, avec cette confiance enfantine que donne la foi.* Non seulement il faut faire un sujet de prière de toutes choses, grandes ou petites, mais encore faut-il attendre l'exaucement à toute prière faite au nom du Seigneur Jésus.

Quand, humainement parlant, tout est sombre, excessivement sombre, par rapport au service que j'accomplis au milieu des croyants, ce qui est arrivé quelquefois ; quand j'aurais pu être accablé par le chagrin et le désespoir, pour peu que je me fusse arrêté à l'apparence qu'avaient les choses, alors je cherchais à me fortifier en Dieu, en m'appuyant sur sa toute-puissance, son immuable amour, sa sagesse infinie.

Je me disais : Dieu peut me délivrer, et il me délivrera si cela m'est utile, car il est écrit « *lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ?* » (Romains 8.32). Et c'est parce que, par la grâce de Dieu, je crois cela que mon âme est gardée dans la paix.

Je puis dire également qu'en ce qui concerne l'œuvre des orphelinats, des écoles etc., j'ai eu à supporter des épreuves bien plus cuisantes que celles qui provenaient du manque de ressources. C'étaient de faux rapports au sujet des orphelins. Tantôt, on disait qu'ils n'avaient pas assez à manger, tantôt qu'on leur faisait subir des traitements cruels ou autres choses semblables.

Quand enfin des épreuves que je ne puis nommer, plus grandes encore que celles-là, accompagnaient cette œuvre, et cela à un moment où j'étais à un millier de kilomètres de Bristol, et que cependant, mon absence devait se prolonger bien des semaines, alors mon âme s'appuyait sur Dieu. Je croyais à sa Parole, à sa promesse, appliquée à ce cas spécial ; je répandais mon âme devant lui, puis je m'en allais en paix, après avoir rejeté sur le Seigneur le trouble de mon âme par la prière de la foi.

Malgré tout, je demeurais en repos, quoiqu'éloigné de l'œuvre. Et, lorsque j'ai eu besoin de maisons, de compagnons d'œuvre, de maîtres et de maîtresses pour les orphelins et les écoles, il m'a été donné de regarder au Seigneur et d'attendre de lui le secours.

Il vous semble peut-être que je me vante, cher lecteur ? Non, par la grâce de Dieu, il n'en est point ainsi ! Cette confiance en Dieu qui m'a été donnée et qui, jusqu'ici, n'a point fait défaut, c'est à Dieu seul que je l'attribue et je lui en rends grâce du plus profond de mon âme. Mais j'ai cru nécessaire de présenter ces remarques de peur que quelqu'un ne s'imagine que la dépendance de Dieu dans laquelle je vis est un don particulier qui m'a été fait et que d'autres enfants de Dieu ne peuvent agir ainsi ; ou bien que cette dépendance n'a trait qu'à obtenir de l'argent par la prière et par la foi. Par la grâce de Dieu, je désire que ma foi s'étende à toutes choses, au plus minime des besoins temporels et spirituels, comme aux plus petits détails spirituels et temporels qui regardent ma famille, les saints au milieu desquels je travaille, l'Église de Dieu en général, comme à tout ce qui a trait à la diffusion des Écritures.

Ne pensez pas non plus, cher lecteur, que j'aie atteint quant à la foi (et encore bien moins à d'autres égards) le degré que j'aurais pu et dû atteindre, mais remerciez le Seigneur pour la foi qu'il m'a donnée, en lui demandant qu'il l'augmente et la soutienne. Encore une fois, ne permettez pas à Satan de vous tromper, en vous faisant croire que vous ne pouvez pas avoir cette foi.

Lorsque je perds une clef ou toute autre chose, je prie le Seigneur de me faire retrouver l'objet perdu, et j'attends la réponse à ma prière. Lorsque j'ai un rendez-vous avec quelqu'un, que la personne n'arrive pas au temps fixé, je prie pour qu'elle arrive promptement. Lorsque je ne comprends pas un passage de la Parole de Dieu j'élève mon cœur vers lui pour lui demander de m'instruire par son Saint-Esprit, puis je compte sur l'enseignement qu'il me donnera en son temps.

Au moment où je vais annoncer la Parole, je cherche le secours de Dieu, et lorsque je commence ce service dans le sentiment de mon incapacité naturelle et de ma complète indignité, au lieu d'être découragé, j'ai bon courage, parce que je compte sur son secours, en croyant qu'il viendra à mon aide pour l'amour de son Fils. Ainsi, dans tout ce qui me concerne, je prie et j'attends la réponse. Pourquoi n'en feriez-vous pas autant, cher lecteur ?

Essayez de demeurer calme à l'heure de l'épreuve, et si vous vous confiez en Dieu, vous verrez sa délivrance. Mais aussi longtemps que nous perdons de vue les voies du Seigneur, au moment de l'épreuve, qui est l'aliment de la foi, nous nous frustrons aussi du moyen par lequel elle peut être fortifiée et augmentée. Ceci me conduit à une chose très importante.

Vous me direz peut-être : « *mais quel est le moyen par lequel ma foi peut se fortifier ?* » Voici ma réponse : « *Tout don parfait, toute grâce excellente vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a point de variation, ni ombre de changement* » (Jacques 1.17). L'augmentation de la foi étant un don, et un don excellent, **il faut qu'elle vienne de Dieu ; en conséquence, cette bénédiction doit lui être demandée.**

Il faut ensuite faire usage des moyens suivants :

1. La lecture assidue de la Parole de Dieu, en la méditant avec soin. De cette manière, le croyant se familiarise toujours plus avec la nature et le caractère de Dieu. Outre sa sainteté et sa justice, il voit toujours mieux son amour, sa

bonté, sa miséricorde, sa puissance, sa sagesse et sa fidélité. Aussi, lorsque ce croyant se verra pauvre, affligé en son corps, qu'il éprouvera des privations dans sa famille, des difficultés dans son service, qu'il sera sans place, il se reposera sur ce que Dieu peut faire pour lui. Il se souviendra que les Saintes Écritures contiennent de nombreux exemples dans lesquels il a fait usage de sa toute-puissance et de son infinie sagesse pour secourir et délivrer son peuple. Si nous avons appris à connaître Dieu par la méditation de sa Parole et par la prière, ces considérations nous conduiront, au moins en principe, à nous reposer sur lui avec une certaine mesure de confiance, et cette méditation de la Parole sera un des principaux moyens de fortifier notre foi.

2. Il est de toute importance que, dans tout ce qui tient aux progrès de toute grâce spirituelle, nous cherchions à conserver un cœur droit et une bonne conscience. Nous ne devons pas tolérer en nous, sciemment et habituellement, des choses contraires à la volonté de Dieu, car, quand il en est ainsi, comment pourrions-nous, en quoi que ce soit, nous reposer sur Dieu par la foi ? Si je cherche à ravir la gloire et l'honneur de celui en qui je fais profession de me confier et dépendre ; si je l'afflige continuellement, la confiance en lui et l'attente à sa Parole m'abandonneront à l'heure de la tentation.

Ensuite, si dans tel ou tel cas particulier, ma mauvaise conscience m'empêche de me confier en Dieu, cette période de doute affaiblira nécessairement ma foi. Si, d'un autre côté, la confiance en Dieu existe, chaque nouvelle épreuve de foi tendra à l'augmenter et nous aidera ; mais, s'il y a méfiance de notre part, la foi diminuera toujours plus. Nous aurons ainsi toujours moins la force de regarder à lui simplement, directement, et le résultat sera que **nous engendrerons en nous l'habitude de nous appuyer sur nous-mêmes**. Chaque nouvelle circonstance mettra en évidence, ou bien notre confiance dans le Seigneur et alors nous ne nous appuyerons ni sur nous-mêmes, ni sur nos semblables, ni sur quoi que ce soit ; ou notre besoin d'appuis humains.

3. Si vraiment nous désirons que notre foi soit fortifiée, nous ne reculerons pas devant les occasions qui peuvent amener l'épreuve de notre foi, car c'est par ce moyen qu'elle sera fortifiée. Dans notre état naturel, nous n'aimons pas marcher avec Dieu seul. Par suite de l'éloignement où nous sommes naturellement de lui, nous le fuyons, ainsi que les réalités éternelles. Cette tendance nous reste après notre régénération. Il résulte de cela que, quoique

nous soyons enfants de Dieu, nous craignons plus ou moins de nous trouver avec Dieu seul, de dépendre de lui seul, de regarder à lui seul ; et c'est là cependant la vraie position dans laquelle nous devons nous placer si nous désirons que notre foi se développe. Plus je me trouve dans l'épreuve au sujet de ma santé, de ma famille, de mon service pour le Seigneur ou de mes affaires, plus aussi j'ai l'occasion de voir le secours de Dieu et sa délivrance. Ma foi est alors grandement fortifiée. En conséquence le croyant ne doit pas éviter les situations, les positions, les circonstances dans lesquelles sa foi peut se trouver éprouvée, mais les saisir avec joie comme autant d'occasions dans lesquelles il pourra voir la main de Dieu s'étendre pour le secourir et le délivrer. Encore une fois sa confiance en Dieu sera augmentée.

4. Il est encore un point d'une haute importance pour que notre foi soit fortifiée : c'est que nous devons laisser à Dieu le soin de travailler pour nous lorsque l'heure de la tentation est là, au lieu de chercher à nous délivrer nous-mêmes. Quand Dieu donne la foi à quelqu'un, elle lui est donnée entre autres motifs, pour être mise à l'épreuve.

Oui, quelque faible que soit notre foi, Dieu l'éprouvera un jour ou l'autre. Dans sa grande miséricorde, il nous mène toujours avec douceur, avec patience et pas à pas ; il n'agit pas autrement dans l'épreuve de notre foi. Comme Dieu ne nous charge jamais d'un fardeau plus lourd que nous ne pouvons le porter, ainsi en est-il dans l'épreuve de la foi.

Quand l'heure de cette épreuve a sonné pour nous, nous sommes généralement enclins à douter de Dieu. Nous nous confions en nous-mêmes, en nos amis, dans les circonstances.

Pourquoi donc, ne regardons-nous pas simplement à Dieu, en attendant son secours, au lieu de chercher à nous tirer d'affaire par nous-mêmes ? Pussions-nous apprendre toujours plus et toujours mieux, et afin que notre foi augmente de jour en jour, à accorder le temps nécessaire à notre Dieu, qui est toujours prêt à nous secourir, à nous délivrer, juste au moment propice.

3 août 1844 - Nous avons commencé la journée avec 15 francs. Je me suis dit en moi-même : « *Je vais maintenant attendre le moyen par lequel le Seigneur me délivrera aujourd'hui ; car il le fera sûrement. Combien de fois, dans le passé, n'est-il pas venu à mon secours ? Et ainsi, je m'attends à lui !* »

Entre 9 et 10 heures ce matin, je me suis adonné à la prière pour obtenir ce qui nous est nécessaire. Trois de mes collaborateurs étaient avec moi, chez moi. ***Pendant que nous priions***, on a frappé à ma porte, et on m'a annoncé qu'un Monsieur désirait me voir. C'était un frère de Tetbury, qui m'apportait 43 francs pour les Orphelins. On lui avait remis cette somme à Barnstaple.

Je continue à m'attendre au Seigneur.

6 août - De nouveau dans l'extrême pauvreté. La poste ne m'a rien apporté, et je n'ai rien reçu d'ailleurs ; seulement à 10 h 10, le contenu de la boîte aux lettres chez les orphelins m'a été apporté et il y a assez pour nos besoins de la journée. Voyez la délivrance du Seigneur ! Une collaboratrice m'avait envoyé un billet avec 52 francs, une partie d'un présent qu'elle avait reçu pour elle-même d'une manière tout à fait inattendue. Ainsi le Seigneur nous a secourus aujourd'hui.

4 septembre. Pas même un sou en main, ce matin.

Réfléchissez un peu, cher lecteur ! Seulement un centime pour commencer la journée. Pensez à cela, et pensez aux cent quarante personnes qui doivent être nourries aujourd'hui. Vous, frères pauvres, qui avez six ou huit enfants avec de petits gages, pensez à ma situation ; et vous, mes frères, qui n'appartenez pas à la classe ouvrière, mais qui avez, comme on dit, des revenus bien limités, pensez à cela. Vous pouvez faire ce que nous faisons, dans nos épreuves, n'est-ce pas ?

Le Seigneur vous aimerait-il moins que nous ? Selon cette autre parole de Jésus (Jean 17.20-23), n'aime-t-Il pas ses enfants du même amour qu'il aime son Fils unique ? Où serions-nous mieux lotis que vous ? Non, non, nous ne sommes que de pauvres misérables pécheurs tels que vous ; et c'est justement à cause de notre indignité, que nous pouvons avoir droit à la justice du Seigneur Jésus, laquelle est imputée à tous ceux qui croient en lui. C'est pourquoi, cher lecteur, de même que nous confions au Seigneur tout ce qui concerne l'œuvre dans laquelle il nous a engagés, et qu'il nous envoie le secours, de même il est prêt à aider tous ses enfants qui mettent leur confiance en lui.

Et maintenant, rendez-vous bien compte de la manière dont Dieu nous a secourus au matin du 4 septembre 1844.

Vers 9 heures, je reçus 26 francs d'une sœur en Christ, qui ne désire pas nommer le lieu de sa résidence. Entre 10 et 11 heures, le sac aux dépêches me fut envoyé de l'orphelinat : j'y trouvai un message me réclamant 29 francs pour les besoins de la journée. ***J'avais à peine lu le billet mentionné***, qu'une voiture s'arrêtait devant ma porte. Un Monsieur des environs de Manchester en descendait ; il était venu pour affaires à Bristol. Il avait entendu parler des orphelinats et exprima sa surprise de ce que sans aucune collecte, simplement par la prière, j'avais obtenu plus de 50.000 francs annuellement pour l'œuvre du Seigneur, confiée à mes soins. Je n'avais jamais connu, ni même vu ce frère auparavant. Il me donna 50 francs pour exprimer sa satisfaction de tout ce que je lui avais dit.

21 février 1845 - Après avoir envoyé, ce matin, l'argent nécessaire pour l'entretien des orphelins, il ne me restait plus que 20 francs 25, à peu près le quart de ce qu'il faut pour un jour. Il fallait de nouveau recourir au Seigneur. Comme d'habitude, dans la matinée, ma chère femme, sa sœur et moi, nous nous sommes réunis pour prier afin de demander de grandes bénédictions sur cette œuvre. Nous avons parlé aussi au Seigneur des besoins matériels.

Une heure plus tard environ, je reçois une lettre du Devonshire, contenant un mandat de 550 francs, dont 250 francs pour les orphelins, 50 francs pour un frère pauvre de Bristol et 250 francs pour moi-même. J'avais une nouvelle preuve que notre Père céleste voulait continuer à secourir les orphelins, mais il y avait aussi autre chose : Depuis quelques mois, j'avais à cœur d'aider les enfants de Dieu, pauvres, au milieu de nous.

La parole du Seigneur : « *Vous aurez des pauvres avec vous* » (Jean 12.8) et « *faites du bien à ceux qui sont de la foi* » (Galates 6.10), m'avait souvent préoccupé, et ce matin-là en particulier. C'était la plus froide matinée que nous eussions eue de tout l'hiver. Au cours de ma promenade matinale, méditant et priant le long de mon chemin, je me disais : « *Toi, tu as du charbon, de la bonne nourriture, des vêtements chauds, et beaucoup de chers enfants de Dieu sont peut-être dans le besoin !* » J'avais alors élevé mon âme à Dieu, afin qu'Il voulût bien m'envoyer pour moi-même quelque argent, afin qu'il me fût possible de venir en aide à mes frères dans la disette. Trois heures après, je recevais 250 francs pour moi.

6 mai 1845 - Il y a à peu près six semaines, un frère m'annonça qu'il s'attendait à recevoir une certaine somme d'argent et que s'il réussissait dans ses espérances, il consacrerait 2.500 francs pour l'œuvre qui m'était confiée et une autre somme pour mes dépenses et celles de frère Craik. Un certain temps s'écoula et pas de nouvelles.

Je ne me confiais pas dans cet argent, mais, comme plus ou moins, nous étions dans la gêne, je pensais à la promesse de ce frère. Pourtant je m'appuyais, par la grâce de Dieu, sur le Seigneur et non sur ce frère. Des semaines et des semaines se passent et aucune nouvelle. Ce matin, il m'est venu à l'esprit que de telles promesses devaient être considérées par moi comme nulles ; que mon esprit ne devait pas s'y arrêter, car mon attente est seulement dans le Dieu vivant.

J'ai vu clairement que les promesses de ce genre ne devaient avoir aucune valeur pour moi, surtout si je comptais sur elles pour le secours. C'est pourquoi, j'ai demandé au Seigneur, en priant avec ma femme bien aimée, qu'il voulût bien enlever de ma pensée tout ce qui concernait cette promesse, et de me venir en aide. Surtout, je priais pour que mes yeux fussent dirigés sur Dieu seul. Je fus exaucé. À peine avions-nous fini de prier que je recevais la lettre suivante :

5 mai 1845

Bien cher frère,

« Veuillez me dire si vos banquiers sont toujours Mme Stukey et C° de Bristol, et s'ils sont en correspondance avec Mme Robarts et C° de Londres. J'attends votre réponse afin de déposer dans cette dernière banque la somme de 1.750 francs que vous pourrez employer selon la sagesse que Dieu vous donnera.

Bien à vous,

xxx ».

Ainsi le Seigneur me donna la récompense de mon attente en lui seul. Mais ce ne fut pas tout. Vers deux heures de l'après-midi, je reçus du frère qui m'avait fait la promesse (il y avait plus de 40 jours), la somme de 3.992 francs 50. Il avait reçu cet argent le jour même où il en faisait l'expédition. Cette somme était répartie comme suit : 2.500 francs pour l'usage des orphelins et le reste pour les besoins de frère Craik et les miens.

Juillet 1845 - Il y a maintenant 7 ans que les maisons d'orphelins sont fondées. Nos fonds ont été si bas pendant ce laps de temps, que je pourrais à peine mentionner un seul cas où nous ayons eu des ressources pour 3 jours consécutifs. Et il fallait pourvoir à l'entretien de plus de 100 personnes ! Cependant mon esprit n'a été inquiet qu'une seule fois ; ce fut le 18 septembre 1838. Le Seigneur semblait sourd à nos prières.

Mais quand il nous envoya la délivrance et que je fus assuré qu'il ne nous avait pas oubliés, mais qu'il avait voulu seulement éprouver notre foi, mon âme fut si fortifiée et encouragée que, même dans la plus profonde pauvreté, il m'a accordé la grâce de ne plus douter de lui. Dès lors, je ne connus plus l'abattement.

4. LES NOUVELLES MAISONS POUR LES ORPHELINS À ASHLEY DOWN.

En octobre 1845, on fit part à M. Müller de certaines plaintes formulées par les habitants de la rue où se trouvait l'orphelinat. La proximité de cet établissement les gênait.

M. Müller se décida, après beaucoup de réflexions et de prières, à faire bâtir dans un autre quartier, un orphelinat pour 300 enfants. Il commença donc à demander au Seigneur ce qui était nécessaire pour cet objet.

31 janvier 1846. - Il y a maintenant 89 jours que je me tiens devant Dieu, par la prière, pour la construction d'une maison pour les orphelins. Il me semble toutefois que j'approche du moment où le Seigneur me donnera l'emplacement. J'ai fait part de ce sentiment aux frères et sœurs ce soir, après notre réunion habituelle du samedi soir.

1^{er} février - Une pauvre veuve a envoyé 12 francs 50.

2 février - J'ai entendu parler d'un bon emplacement à Ashley Down. Il n'est pas trop cher.

3 février - J'ai été voir la pièce de terre. C'est la plus convenable que j'aie vue. Il y avait un don anonyme de 26 francs dans la boîte aux lettres de l'orphelinat, enveloppé dans du papier, avec cette inscription : « *Pour la nouvelle maison destinée aux orphelins.* »

4 février - Je suis allé ce soir à Ashley Down. L'on m'avait dit, il y a deux jours, que le propriétaire était absent de chez lui. J'avais toutefois été informé que je pourrais le trouver à son bureau. Je m'y rends ; il venait de sortir. J'aurais pu de nouveau revenir chez lui, vers huit heures, puisque l'une de ses servantes m'avait affirmé que je l'y trouverais sûrement, mais je n'y suis pas allé, voyant dans ces contretemps la main du Seigneur. J'ai donc jugé qu'il valait mieux attendre et laisser « *l'œuvre de la patience devenir parfaite* » (Jacques 1.4).

5 février - J'ai vu ce matin le propriétaire susmentionné. Il m'a dit qu'il s'était réveillé cette nuit à trois heures et qu'il n'avait pu se rendormir qu'à cinq heures. Pendant qu'il était ainsi réveillé, son esprit était tout le temps préoccupé à cause de cette pièce de terre qui lui avait été demandée pour bâtir un orphelinat.

Il arriva à cette conclusion que si je revenais lui en parler, il me laisserait ledit emplacement pour une somme bien inférieure à celle qu'il avait fixée auparavant. Oh Combien le Seigneur est bon ! Tout a été réglé ce matin.

Observez la direction du Seigneur en ne me permettant pas de trouver ce propriétaire chez lui hier soir. Pendant les heures d'insomnie de la nuit, Dieu désirait parler à son serviteur, afin de lui faire d'abord prendre une décision à mon égard avant ma visite chez lui.

19 novembre 1846 - J'importune toujours plus le Seigneur afin qu'il m'envoie les moyens nécessaires pour commencer à bâtir.

1. Parce qu'il a été publié depuis déjà quelque temps (et ce n'est pas sans raison) que les habitants de la rue où se trouve notre orphelinat sont incommodés par notre voisinage. Il me tarde, par conséquent, de transporter les orphelins ailleurs le plus vite possible.
2. Je suis de plus en plus convaincu également que ce déplacement sera tout au bénéfice des enfants, tant du point de vue physique que du point de vue moral.
3. Parce que le nombre des orphelins, dénués de tout et qui attendent d'être admis, est très élevé et que d'autres demandes nous arrivent constamment.

Quoique, par la grâce de Dieu, je ne voudrais pas commencer à bâtir un seul jour plus tôt que le Seigneur ne l'a désigné, (et je crois fermement qu'il me donnera tout ce dont j'ai besoin pour cela) cependant je sais aussi qu'il prend son plaisir à nos prières, à nos supplications, à notre importunité (voir la Parabole de la veuve et du juge inique, Luc 18.1-8).

Étant donné tous ces motifs que je crois très importants, je me suis adonné à la prière hier soir pour demander à Dieu de m'envoyer des fonds, car outre les raisons déjà mentionnées, j'ajouterai que depuis le 29 du mois dernier, nous n'avons reçu que peu, comparativement.

Ce matin entre 5 et 6 heures, je priais de nouveau pour le même sujet : des fonds pour nos constructions ; et je consacrai ensuite un temps assez long à la lecture de la Parole de Dieu. Au cours de ma lecture, j'en suis arrivé à l'Évangile de Marc 11.24 : « *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez et vous le verrez s'accomplir* ».

J'ai souvent senti l'importance de ces paroles et je les ai souvent prises pour sujet de méditation ; mais ce matin, elles se sont particulièrement appliquées au sujet qui me préoccupe et j'ai dit au Seigneur : « *Seigneur, je crois que tu me donneras tout ce dont j'ai besoin pour faire bâtir le nouvel orphelinat !* »

Le cœur en paix, j'ai continué ma lecture jusqu'au chapitre suivant. Après le culte de famille, j'ai encore présenté au Seigneur les œuvres diverses qui me sont confiées avec tous leurs besoins divers. J'ai aussi prié pour mes collaborateurs, pour la distribution des Bibles et des traités, pour les âmes précieuses de l'école des adultes, des écoles du dimanche et celles des jours de semaine, et enfin, pour les quatre maisons des orphelins. Je n'ai pas oublié de mentionner la nouvelle construction.

Et maintenant veuillez être attentifs à ce qui suit : Il n'y avait pas cinq minutes que j'avais cessé de prier lorsque l'on me remit une lettre chargée, contenant un chèque de 7.500 francs pour le fonds de construction, 250 francs pour mes dépenses personnelles et 250 francs pour celles du frère Craik. Que le Saint Nom du Seigneur soit loué pour ce précieux encouragement ! La somme totale pour notre construction s'élève à l'heure actuelle à plus de 150.000 francs.

La première maison bâtie pour les orphelins.

25 janvier 1847 - La meilleure saison pour bâtir approche. Dès lors, je me suis mis à importuner le Seigneur afin qu'il voulût bien compléter la somme requise pour commencer le travail, ayant la conviction que l'heure est venue où il va exaucer mes requêtes. Je lui ai encore apporté ce matin tous les sujets qui ont fait si souvent l'objet de mes prières depuis 1 ou 2 mois et trois semaines.

Après avoir encore prié ce matin, j'ai été rempli de la conviction que, non seulement Dieu peut, mais qu'il veut pourvoir à tout ce qui m'est nécessaire, et même qu'il le fera promptement. Pendant tout le temps mentionné plus haut, je n'ai jamais douté qu'il viendrait à mon aide d'une manière ou d'une autre.

Bien-aimé lecteur, réjouissez-vous avec moi, car une heure environ après ma prière, on m'a remis la somme de 50.000 francs pour la construction de notre Orphelinat ! J'ai reçu en tout : 232.130 francs pour cette œuvre. Comment décrire la joie que j'ai éprouvée, dans le Seigneur ! Il faut l'avoir expérimentée pour la connaître. Je me suis attendu au Seigneur pendant 447 jours avant d'atteindre le chiffre susmentionné. Oh ! Quelle bénédiction de se confier en Dieu et d'attendre patiemment la délivrance !

La somme totale, qui nous est arrivée pour nos constructions, s'est élevée à deux cent trente-deux mille cent cinquante-trois francs cinquante.

Les orphelinats, maisons n°2 et 3.

Les demandes d'admission devinrent promptement si nombreuses que je devais sans cesse refuser des orphelins.

Au mois de novembre 1850, je fus préoccupé du besoin de construire de nouvelles maisons. J'avais la pensée d'élever le nombre des orphelins à 1.000 et plus tard à 1.150. Il y en avait eu jusque-là 300. Je gardai cette pensée secrète pendant 7 mois, jusqu'en juin 1851. Aujourd'hui seulement, la nouvelle maison n°3 est presque terminée. La maison n°1 avait coûté environ 400.000 francs. La maison n°2 coûta près de 600.000 francs et reçut 400 orphelins. La maison n°3 coûta 650.000 francs et reçut 450 orphelins. Quand on en fit l'ouverture il y avait en caisse 260.302 francs pour l'entretien des orphelins.

Remarquez, cher lecteur, comment il peut plaire à Dieu de retarder l'exaucement définitif à des milliers, même à des dix milliers de prières ! Ces prières peuvent être faites avec foi, avec ardeur et au nom du Seigneur Jésus ; nous pouvons ne désirer la réponse que pour sa gloire et son honneur, et par sa grâce, je puis dire qu'il en a été ainsi ; cependant j'ai dû attendre pendant 11 ans l'exaucement complet à mes prières pour les sujets qui ont été mis devant vos yeux.

Avant de poser la première pierre de notre nouvel établissement, je me suis senti poussé à prier pour avoir des aides en vue de l'œuvre croissante. Et tout le temps, pendant que le travail avançait, je continuais à prier pour cet objet, vu que l'œuvre tout entière était pour l'honneur et la gloire de Dieu.

Enfin, le moment approchait où nous pouvions prendre possession de l'orphelinat n°3. En voulant me rendre compte des différentes offres de service que j'avais reçues, je découvris que, d'une manière ou d'une autre, elles étaient inacceptables. C'était une grande épreuve pour ma foi. Que faire ? J'avais prié, j'avais attendu avec confiance des collaborateurs et maintenant que j'en avais un besoin urgent, je me trouvais dans la difficulté. Mais quoi ? Dieu avait-il manqué de fidélité à mon égard ? Fallait-il également me dire en moi-même : Il est inutile de prier ? À Dieu ne plaise !

Au contraire, je remerciai le Seigneur pour tout ce qu'il avait fait pour moi dans le passé ; je le remerciai pour la victoire qu'il m'avait donnée sur tant et tant de difficultés, pour les collaborateurs de la maison n°2 et pour ceux qui sont déjà au n°3.

Au lieu de me laisser aller au doute, je considérai le retard dans la réponse à mes prières comme une épreuve de foi, et résolus qu'au lieu de prier une fois par jour pour cet objet avec ma chère femme, nous nous réunirions trois fois. Le besoin de prier fut aussi exposé à tout le groupe de nos aides. Pendant quatre mois j'ai donc encore continué à parler de cette affaire au Seigneur. Le résultat a été que les unes après les autres, les aides nous ont été données, n'arrivant aucune d'entre elles trop tard, en sorte que l'œuvre a pu se continuer sans confusion, et les enfants sont arrivés au moment propice.

Maisons n°4 et n°5.

Avant même que le splendide édifice n°3 fût terminé, j'étais arrivé à la conclusion que je devais encore en élever deux semblables ; il faudrait pour cela 1.200.000 francs et les dépenses annuelles seraient presque doublées. Mais mon espérance est en Dieu, en Dieu seul ; je ne suis pas un enthousiaste ; tous ceux qui me connaissent savent que je suis un homme d'affaires, calculateur et parfaitement calme ; si je ne voyais que les choses visibles, je serais complètement accablé.

Mais de même que je me suis, dès le commencement, confié au Dieu vivant pour toutes choses, de même en est-il ainsi quant à l'agrandissement projeté. Je regarde au Seigneur seul pour tout ce qui est nécessaire : aides, emplacement, ressources, etc. J'ai pesé chacune des difficultés pendant des mois ; mais ma confiance en Dieu les a toutes mises de côté.

Les demandes d'admission d'orphelins sont presque journalières. Il en arrive parfois trois ou quatre par le même courrier. Mais la grande raison qui me fait agir, c'est de montrer que le Dieu vivant est le même aujourd'hui qu'il y a quatre mille ans. Des milliers, des dizaines de milliers de prières peuvent monter à Dieu, avant que le complet exaucement arrive ; la foi et la patience peuvent être longtemps à l'épreuve ; il n'en restera pas moins que le serviteur de Dieu qui se sera confié en lui ne sera pas confondu.

Le premier don pour la construction des maisons n°4 et n°5 arriva le 6 juin 1861, c'étaient quelques pièces de monnaies des Indes. Au bout de six mois, je n'avais encore reçu que 23.760 francs pour les nouveaux fonds de constructions. La main de Dieu est retenue pour un temps, mais le mobile de Dieu n'est que sagesse et grâce.

Un mois plus tard, après un temps spécialement consacré à la prière, je reçus un don de 50.000 francs d'un donateur « *plein de reconnaissance envers Dieu pour le privilège qui lui était accordé d'être devenu un collaborateur dans l'œuvre en faveur de tous ces orphelins* ».

Le même mois (janvier 1862), je recevais encore des dons de 50.000 et de 62.500 francs pour les diverses œuvres. Beaucoup d'autres dons moindres me furent également envoyés ; et les plus petits, comme les plus grands, me remplissaient de gratitude envers le Seigneur. Je regardais chaque donation comme venant directement de Dieu.

Pendant les années 1862, 1863 et 1864, les fonds pour les constructions ne s'accrurent que lentement. Mais le Seigneur n'a pas permis que j'eusse l'ombre d'un doute ; je renouvelle chaque jour mes requêtes à Dieu, parfaitement assuré qu'il peut et qu'il veut me fournir les ressources nécessaires à la construction des deux nouveaux édifices.

Le 3 octobre 1864, je reçus un don de 125.000 francs ce qui portait le fond pour les constructions à 681,750 francs ; et, après avoir de nouveau consulté Dieu, je crus devoir procéder à l'achat du terrain nécessaire. Pendant bien des années, j'ai prié des centaines de fois au sujet de la magnifique pièce de terre de soixante-douze mille mètres carrés qui n'est séparée que par la grande route de la maison n°3. J'ai supplié Dieu que, pour l'amour de Jésus, il me permît d'y élever deux nouveaux orphelinats.

Il y a des années que j'aurais pu acheter ce terrain, j'avais en main l'argent nécessaire ; mais c'eût été devancer l'ordre du Seigneur. Je devais attendre patiemment que cet ordre me fût clairement et distinctement donné ; car, quoi que ce soit que je puisse faire ; si je fais mon œuvre et non celle du Seigneur, je ne puis m'attendre à la bénédiction.

Le temps venu, les difficultés se trouvèrent telles qu'il semblait impossible de ne jamais acquérir le terrain en question. Mais j'attendis dans la prière, avec patience : et peu après les difficultés disparurent. Le propriétaire céda enfin sa terre pour 138.875 francs, environ 40.000 francs de moins que ce qu'il aurait fallu payer d'abord, si l'achat avait été possible. Or cet emplacement était à peu près indispensable à cause de sa contiguïté avec les orphelinats 1, 2, et 3.

Quand il fallut bâtir, l'élévation des tarifs porta le prix des deux bâtiments à 200.000 francs de plus que je n'avais compté. Mais comme j'avais plus qu'il ne fallait pour l'une des deux maisons, je me décidai en mai 1866 à commencer la construction du n°4. À la fin de l'année les fonds étant suffisants, je signai le contrat de construction des deux maisons pour le prix de 1.040.000 francs.

Comme précédemment, un ami de l'œuvre offrit de placer gratuitement toutes les vitres des 350 fenêtres de chaque maison.

La construction de la maison n°5 commença en janvier 1867.

En février 1868, je pus annoncer que toute la somme nécessaire, environ un million et demi de francs, était maintenant entre mes mains. L'ameublement seul des deux immenses édifices devait se monter à plusieurs centaines de mille francs. Mais il y avait amplement pour tous les besoins. Ma reconnaissance était grande.

Le New Orphelinat, n°4 fut ouvert le 5 novembre 1868 ; et le n°5 le 6 janvier 1870.

Générosité de George Müller.

Le journal intime de George Muller révèle que ses revenus personnels augmentèrent d'année en année depuis le jour où il ne compta plus, pour sa subsistance, que sur le Seigneur. Pendant les cinquante-cinq années que comprend le récit, de 1830 à 1885, nous voyons ces revenus annuels augmenter graduellement et constamment depuis le chiffre de 3.800 francs jusqu'à celui de 97.23 02 en 1884. Nous ne savons ce qu'ils furent de 1885 à 1889.

« Traitement d'un ambassadeur », a-t-on dit ; mais George Müller resta toujours, selon ses propres paroles : « *un pauvre, content de dépendre de Dieu pour chaque chose et regardant comme un honneur de pouvoir vivre de cette façon* ». Il donna toujours, en effet, tout ce qui ne lui était pas nécessaire.

En 1831, sur 3.800 francs de revenu, il donne aux pauvres et à l'œuvre de Dieu 1.250 francs.

En 1832, sur 5.000 francs, il donne 1.767 francs 50.

En 1833 sur 6.742 francs, il en donne 2.777.

En 1834, il reçoit 7.270 francs et en donne 3.027.

Pendant les dix années 1836-1845, son revenu annuel est, en moyenne, de 7.600 francs, et la somme annuelle de ses dons, en moyenne, de 3.232 francs.

De 1846 à 1855, revenu annuel (moyenne) 12.700 francs ; dons annuels (moyenne) 6.716 francs 50.

De 1856 à 1865, ces chiffres sont plus que doublés car il a reçu en moyenne 26.942 francs par an et en a donné 20.831.

De 1866 à 1875, ces chiffres sont encore doublés

De 1876 à 1885, il reçoit en moyenne 65.650 francs par an et en donne 56.383

Müller a toujours agi selon ce principe qui était à la base de toute son institution : celui-là seul a pouvoir sur Dieu, par la prière, s'il s'est montré prêt à donner tout ce qu'il possède pour le service du Seigneur. Quand je proposais à ma femme de donner 5 ou 6.000 francs pour les orphelins ou pour les missions, dit-il, non seulement elle approuvait de tout cœur, mais elle se réjouissait que nous fussions rendus capables de faire un tel don.

Les secours que Müller recevait pour son entretien personnel venaient non seulement de toutes les parties des Îles Britanniques, mais encore de beaucoup de pays étrangers, et la plupart du temps de personnes qu'il ne connaissait pas ; « *sans que, dit-il, j'eusse jamais sollicité l'aide de personne, ni directement ni indirectement, ni donné la moindre indication sur les besoins dans lesquels je pouvais me trouver !* »

Depuis qu'en 1870 l'œuvre des orphelins s'était étendue jusqu'à comprendre 2.250 enfants et 112 employés, les épreuves de foi de toutes sortes n'avaient pas manqué ; mais en 1874, elles s'annoncèrent telles que les journées de 1838 semblaient devoir se renouveler. Müller n'en fut point ébranlé ; il y vit qu'un appel à se tenir plus près de Dieu que jamais.

Le 28 juillet 1874, il écrit dans son journal : Pendant ces trois derniers mois, les dons pour les divers objets de l'Institution ont été si faibles en comparaison des dépenses que, pendant ce seul trimestre, notre réserve en caisse a diminué de 164.125 francs. Voici plusieurs années que nos dépenses excèdent nos revenus. Cela ne vient pas de ce que nos recettes auraient diminué, mais de ce que nos dépenses ont été croissant, vu l'extension continuelle de notre œuvre.

Notre revenu du 26 mai 1873 au 26 mai 1874 a été aussi considérable que celui de toute autre année, mais l'excédent des recettes laissé en caisse a été comparativement petit. Le 26 mai 1871, notre solde en caisse pour les quatre premiers objets de l'institution (écoles, bibles, missionnaires, traités religieux) était de 71.029 francs ; et pour les orphelinats, de 371.831 francs. Le 26 mai 1872, ce solde était pour les quatre premiers objets de 21.311 francs, et pour les orphelinats de 269.325 francs. Le 26 mai 1873, de 2.777 francs pour les quatre premiers objets, et de 191.142 francs pour les orphelinats.

Le 26 mai 1874, de 4.217 francs pour les quatre premiers objets, et de 102.441 francs pour les orphelinats.

Il y a trois ans, au 26 mai, nous avons donc en caisse pour les orphelins 269.390 francs de plus que le 26 mai dernier. Et hier, le 27 juillet, quand on me présenta les comptes de ces deux derniers mois, je vis qu'il y avait en caisse, pour les quatre premiers objets 5.600 francs et que nous devons en payer 5.550. De sorte que nous n'avons maintenant rien pour ces quatre objets dont la dépense hebdomadaire est en moyenne de 8.000 francs. Quant au fonds des orphelins, il est descendu depuis le 26 mai de 102.441 francs à 72.442 ; de sorte que si nos revenus n'augmentent pas, dans six semaines nous n'aurons plus rien du tout.

Mais je suis calme, dans la paix ; bien qu'il me semble que le Seigneur veuille nous ramener à cet état de choses où nous avons été plus de dix ans, du mois d'août 1838 au mois d'avril 1849, alors que, presque sans interruption, nous eûmes à regarder à lui jour après jour, et souvent d'un repas à l'autre, pour obtenir le nécessaire.

Mais maintenant les difficultés me paraissent vraiment très grandes, car l'institution est vingt fois plus considérable qu'elle ne l'était de 1838 à 1849, et les achats doivent se faire en gros. Mais je suis fortifié par la pensée que Dieu sait toutes choses. Et, si cela doit contribuer à sa gloire, au bien de l'Église et des gens du monde, je subirai joyeusement cette épreuve jusqu'à la fin de ma course ici-bas. Les fonds sont vite épuisés ; mais Dieu, notre trésorier infiniment riche, nous reste ; c'est ce qui fait ma paix.

Ces derniers temps, cela passe et repasse sans cesse dans mon Esprit : une œuvre qui demande 1.100.000 francs par an, et aucune ressource en mains ! 2.200 personnes non seulement à nourrir, mais à entretenir complètement : vêtir, chauffer, éclairer, fournir toutes les choses nécessaires à la vie, et n'avoir rien ! 189 missionnaires à secourir, et rien en caisse !

Une centaine d'écoles (avec 9.000 écoliers) à entretenir complètement et rien en réserve pour elles ! Environ quatre millions de traités et dix mille exemplaires des Saintes Écritures à envoyer par année et pas un sou d'avance ! Mais Dieu qui m'a conduit à étendre cette œuvre et qui l'a entretenue pendant quarante ans, Dieu sur qui je me repose, y pourvoira et ne permettra pas que je sois confus.

Déjà ce 28 juillet 1874 au soir, Müller pouvait continuer ainsi : Quand je rentrai à la maison hier soir, je reçus des lettres contenant 4.873 francs ; ce matin, 28 juillet, je reçus encore 606 francs.

Nous en rendîmes grâce quand nous nous réunîmes, cet après-midi, mes auxiliaires et moi, et nous demandâmes davantage. Quand la réunion fut finie, je reçus une lettre d'Écosse contenant 1.865 francs puis une enveloppe contenant 17 francs 50. En rentrant à la maison, je reçus encore 757 francs 50, venant de Reading, plus 354 francs 50 de divers autres endroits.

Et dès ce jour les dons affluèrent si bien qu'à la fin de septembre, l'Institution se trouvait de nouveau dans l'abondance.

En 1871, M. Wright, que George Müller avait désigné comme son successeur en cas de décès, épousa Mile Müller, fille unique du directeur. Et à la fin de l'année, Müller, veuf, épousait Miss Grace Sangar qu'il connaissait depuis plus de vingt-cinq ans comme une chrétienne éprouvée. Union qui fut grandement bénie et ouvrit à notre philanthrope une nouvelle sphère d'activité, celle de ses voyages missionnaires poursuivis pendant dix-sept ans à travers le monde entier.

Pendant un de ces voyages, huit ans plus tard, Müller écrivait : « *Au milieu de toutes ces fatigues, en route jour et nuit, ma chère Mary (sa première épouse) n'eût pu vivre ; elle avait 73 ans quand Dieu me la reprit (elle avait huit ans de plus que son mari) ; et deux ans après, ma seconde femme n'avait que 57 ans quand Dieu me la donna !* »

George Müller avait 70 ans quand il commença ses voyages, et il ne pouvait être question de le laisser aller seul. Il inaugurait alors une des périodes les plus actives de sa vie au moment où beaucoup d'autres ne songent qu'au repos.

5. COMMENT DISCERNER LA VOLONTÉ DE DIEU.

1. Je cherche d'abord à m'assurer s'il n'y a dans mon cœur aucune volonté propre sur un sujet quelconque. Les neuf dixièmes du tourment que se donnent certaines personnes, en général, provient de ce fait. **Les neuf dixièmes des difficultés sont vaincues lorsque nos cœurs sont prêts à faire la volonté de Dieu**, quelle qu'elle soit. Quand on est véritablement dans un tel état, la volonté de Dieu ne tarde pas à vous être révélée.
2. Ce premier point acquis, je ne m'attarde pas aux sentiments et aux impressions. S'il en était ainsi, je tomberais bientôt dans de grandes illusions.
3. Je cherche la volonté de l'Esprit de Dieu dans la Parole de Dieu. L'Esprit et la Parole vont ensemble. Si je consulte le Saint-Esprit seul dans la Parole, je puis encore me faire illusion. Si le Saint-Esprit me conduit, ce sera toujours en accord avec les Écritures.
4. Ensuite, je mets dans la balance les circonstances. Ces dernières indiquent souvent la volonté de Dieu, en accord avec la Parole et le Saint-Esprit.
5. Je supplie Dieu ensuite de me révéler toute sa volonté.
6. Ainsi, par la prière, l'étude de la Parole, la réflexion, j'en viens à me former un jugement, et, selon ma connaissance et ma capacité, mon esprit étant en paix, je prends la détermination d'agir, toujours dans un esprit de prière. Dans les choses ordinaires et dans les transactions de grande importance, cette méthode m'a toujours réussi.

C'est après avoir ainsi cherché longtemps quelle était la volonté de Dieu à son égard, que Georges Müller se sentit contraint d'aller de ville en ville jusqu'aux extrémités de la terre pour faire part à l'Église et au monde de ses bienheureuses expériences. Il avait alors 70 ans. Jusqu'à l'âge de 87 ans, il visita toute l'Angleterre et toute l'Europe, l'Amérique, l'Asie, l'Australie.

Pendant ces dix-sept ans d'évangélisation itinérante, il a annoncé l'Évangile à plus de trois millions de personnes. Beaucoup de chrétiens expérimentés ont déclaré qu'ils considéraient les voyages missionnaires de George Müller comme l'œuvre la plus importante de sa vie.

Ce que Dieu a fait en réponse à la prière.

Durant les 63 dernières années, notre institution a mis en circulation, presque dans toutes les parties du monde, en un grand nombre de langues, 281.652 Bibles, 1.448.662 Nouveaux Testaments, 21.343 exemplaires des Psaumes et 222.196 autres portions des Saintes Écritures. La bénédiction de Dieu a été demandée chaque jour, pendant ces 63 ans, sur cette branche de l'Institution, et le Seigneur l'a bénie abondamment.

La Parole de Dieu a été ainsi apportée jusque dans les villages les plus reculés où elle est devenue une bénédiction pour une foule de gens. C'est ce qui est arrivé particulièrement parmi les catholiques d'Irlande. Quand, en 1868, l'Espagne fut ouverte à la Parole de Dieu, je cherchai à entrer dans ce pays avec des milliers d'exemplaires des Saintes Écritures ; et Dieu bénit abondamment la simple lecture de ces Écritures faite à des foules qui ne les avaient seulement jamais vues ; cette œuvre s'est continuée jusqu'à aujourd'hui et Dieu l'a toujours bénie.

Quand l'Italie fut de même ouverte à la vérité, Dieu m'accorda le privilège d'entrer immédiatement dans ce pays avec des milliers d'exemplaires de la Bible et du Nouveau Testament, qui furent répandus dans toutes les directions et abondamment bénis en réponse à nos prières. Rome elle-même, dans laquelle on ne pouvait introduire le moindre paquet sans qu'il fût ouvert et examiné, de peur qu'il ne contînt quelque exemplaire des Saintes Écritures ; Rome dont les prêtres faisaient souvent fouiller les poches des voyageurs, de peur qu'il ne fut introduit la Parole de Dieu dans la cité des papes, Rome elle-même fut enfin ouverte ; et Dieu nous permit d'y répandre les Écritures et d'y moissonner abondamment ; il répondit à nos prières de façon à nous montrer qu'on ne compte jamais sur lui en vain. Récemment nous envoyâmes dans cette ville 550 Bibles et 2.600 Nouveaux Testaments en langue italienne.

Nous avons répandu les Saintes Écritures en Chine, à Malacca, dans la Nouvelle-Écosse et en France. Dans tous ces pays, Dieu a abondamment répondu à nos prières.

Nous sommes remplis de gratitude quand nous nous rappelons les milliers de précieuses âmes qui, en Espagne, en Italie, en France, en Irlande, en Australie, et dans des centaines de villages de la Grande-Bretagne, ont été bénies par notre moyen. Pendant ces soixante-trois ans, nous avons pu réjouir des milliers de personnes âgées en leur fournissant des Bibles à gros caractères, vu qu'elles ne pouvaient lire des caractères plus fins.

Missionnaires.

Durant ces soixante-trois dernières années, le Seigneur nous a permis de chercher à aider des travaux missionnaires en Chine, en Inde, dans la presqu'île de Malacca, en Palestine, en Égypte, dans le nord de l'Afrique, dans le sud et dans le centre de ce continent, dans l'Amérique du Sud, les États-Unis, la Nouvelle-Écosse, le Canada, l'Espagne, l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, l'Arménie, l'Irlande, l'Écosse, le Pays de Galles et dans toutes les localités déshéritées de l'Angleterre. Nous avons aidé pécuniairement ou d'autres façons plusieurs centaines de missionnaires ; 6.759.366 francs ont été dépensés, comprenant les écoles des stations de Missions. Des supplications ont été adressées à Dieu chaque jour, pendant ces soixante-trois ans, en faveur de ces missionnaires ; et il a plu à Dieu de nous accorder la joie de moissonner ; nous avons eu d'abondantes réponses à nos prières.

Nous avons reçu des milliers, des dizaines milliers de lettres de ces bien-aimés serviteurs de Jésus-Christ et nous avons constaté bien souvent que les âmes avaient été converties non par vingtaines, mais par centaines. Nous n'hésitons pas à déclarer que nous avons les meilleures raisons de croire que c'est par dizaines de milliers que se comptent les âmes qui ont été amenées à la connaissance de notre Seigneur Jésus, par ces fidèles serviteurs.

De notre propre Église, à Bristol, soixante-trois frères et sœurs sont partis comme missionnaires pour les pays étrangers ; plusieurs ont quitté cette terre, et quarante-deux d'entre eux poursuivent encore leur travail ici-bas. En Chine, dans les Indes Orientales, à Malacca, dans la Guyane Anglaise, dans l'Afrique du Sud, dans l'Afrique Centrale, dans l'Afrique du Nord, dans la Nouvelle Écosse, le Canada, les États-Unis, l'Égypte, l'Espagne, l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Irlande et l'Angleterre, le travail de ces missionnaires sortis de l'Église de Bristol a été abondamment béni.

Traité religieux.

Notre institution a mis en circulation 111.489.067 livres et traités religieux. Nous adorons et louons Dieu pour l'honneur et le privilège qu'il nous a accordés de répandre la vérité en beaucoup de pays et de langues ; mais ce qu'il y a de plus précieux c'est que, de cette façon, des milliers d'âmes immortelles ont été bénies.

Orphelinats.

Pendant les soixante et une années de son existence, l'œuvre des orphelins a de même été grandement bénie. Pendant les trente dernières années, autant que nous pouvons le savoir, 2.813 orphelins ont quitté nos maisons en étant croyants. Et d'après les lettres que nous avons reçues et les entretiens que nous avons eus, nous pouvons affirmer que bien des centaines sont parvenus à la connaissance du Sauveur après nous avoir quittés.

En ce moment, il y a 609 orphelins, dans nos cinq maisons, que les directeurs, directrices, maîtres, et maîtresses regardent unanimement comme régénérés. On demandera peut-être si ces orphelins qui font profession, chez nous, d'appartenir à Dieu, persévèrent dans la foi. À cette question, je réponds qu'il y a 50 ou 60 ans, un bon nombre de nos orphelins faisaient profession de piété et qu'ils ont marché ensuite 20, 30, 40 ans dans la crainte de Dieu, jusqu'à leur départ de ce monde. L'un d'eux vit encore ; il a marché constamment avec Dieu pendant 58 ans.

Jusqu'en mai 1897, 9.844 orphelins ont séjourné dans nos maisons.

Budget.

Le total des dons reçus par notre Institution, du 5 mars 1834 au 26 mai 1897, est de 35.972.320 francs.

Que le lecteur se représente nos charges. Plus de deux mille personnes à nourrir chaque jour ! Cette dépense est grande (plus de trois mille francs par jour). Mais les orphelins ne doivent pas seulement être nourris ; il faut les vêtir, laver et réparer leurs vêtements, ce qui coûte bien des dizaines de mille francs chaque année. Les chaussures ! Réfléchissez à ce seul article. Il nous faut six mille paires de souliers par an !

Chaque année des centaines de nouveaux orphelins arrivent et nous devons les équiper complètement. Des centaines partent, comme apprentis, servantes, élèves régents, etc... et nous devons leur fournir un trousseau complet.

Pour chaque apprenti, nous avons à payer 330 francs au patron ; et les garçons qui nous quittent pour devenir apprentis sont très nombreux, sans compter tous les frais de voyage.

Nous avons encore les frais d'entretien de cinq immenses édifices où se trouvent plus de 1.700 grandes fenêtres et 500 salles ! On peut penser à combien se montent chaque année les seuls frais de crépissage, badigeonnage, peinture, réparations diverses. Ensuite, combien de milliers d'articles de lingerie, pour la table, la toilette, les lits, etc., et tout cela à entretenir.

Qu'on pense encore à ce nombreux état-major : inspecteurs, maîtres et maîtresses de maison, instituteurs, institutrices, personnel médical, aides de toute espèce, avec un salaire à obtenir de Dieu pour chacun d'eux.

Remarquez comme le Seigneur envoie le secours au moment le plus opportun. Il agit en notre faveur selon notre besoin ; et ce n'est pas de temps en temps qu'il se souvient de nous, c'est continuellement. Quand nous avons besoin d'une chose, il est certain que Dieu nous accorde précisément cette chose ; aussi certain est le besoin, aussi certain est le don de Dieu qui y pourvoira.

Nous pouvons être pauvres, même très pauvres ; nous pouvons avoir à prier cent fois avant que la réponse de Dieu vienne ; nous pouvons en être réduits à compter sur lui pour notre subsistance de repas en repas. D'après les apparences extérieures, il peut sembler qu'il nous a oubliés ; mais aussi sûrement que nous avons un besoin réel, aussi sûrement Dieu y répondra en son temps et à sa manière. Peut-être, dira-t-on : *« Que feriez-vous si l'heure du repas arrivait et que vous n'eussiez pas de nourriture à donner aux enfants ; ou s'ils avaient réellement besoin de vêtements et que vous n'eussiez pas d'argent pour leur en acheter ? »* Voici notre réponse.

« Une telle chose est impossible aussi longtemps que le Seigneur nous accorde la grâce de nous confier en lui et qu'il nous donne de poursuivre son œuvre en intégrité de cœur. Mais si nous devons ne plus nous abandonner à nous-mêmes et oublier Dieu en nous confiant dans le bras de chair, ou garder de l'iniquité dans notre cœur, c'est-à-dire faire volontairement et habituellement ce qui serait contraire à la volonté du Seigneur, alors nous pourrions prier et user de beaucoup de paroles devant Dieu, mais Dieu ne nous écouterait pas,

selon qu'il est écrit : « Si j'avais gardé de l'iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé » (Psaume 66.18) ».

Les sommes variaient depuis 2 centimes jusqu'à 300.000 francs. Quand les anciens donateurs disparaissaient, Dieu en suscitait d'autres. Les temps pouvaient être très difficiles ; mais le flot continu des dons allait, en somme, toujours croissant.

Si nous nous étions appuyés sur l'homme, il est sûr que nous aurions été confondus. Mais nous appuyant sur le Dieu vivant, uniquement, tout désappointement, toute idée d'être dans le dénuement à cause de la mort de tel donateur, ou de sa ruine, ou du changement de ses sentiments, ou parce qu'il aurait été sollicité par d'autres œuvres, toute idée semblable était impossible.

Le 10 mars 1898, le vieux croyant s'éteignit sans avoir été malade. Il avait 92 ans et demi.

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*

Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26